



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

QUARANTE ANS : 1945-1985

Dans son absurde déroulement, la quasi-immobilité de la vie captive ne laissait pas de nous surprendre et de nous inquiéter. Les tâches mêmes que nous accomplissions, rudes ou faciles, ne suffisaient pas, en effet, à user le temps qui coulait, retenu, freiné, comme pour faire mieux sentir sa morsure. Et pourtant quel effroi nous saisissait lorsque, au calendrier, un millésime, succédant à un autre, révélait sa fuite inexorable !

« Einstein nous l'a appris, le Temps est lié à l'Espace ; le visage du temps se moule sur la forme de l'espace. Quiconque a connu la longue vie dans un camp de prisonniers en a fait l'expérience. Enfermé dans l'étroite enceinte, le Temps ne ressemble plus guère à ce qu'il est, lâché à travers les vastes étendues de l'Univers. Il se vide de toute substance ; les quelques riens qui y subsistent ne troublent qu'à peine sa transparence, son inexistence. Il se traîne lamentable, tandis que les hommes le vivent. Mais une fois vécu, il fait éclater la vitesse déchirante de sa fuite passée », écrit Roger Ikor.

Quarante ans ont passé depuis que les chemins de la liberté nous furent rendus. L'épaisse coulée du temps semble nous rappeler « qu'on ne vit vraiment qu'une chose, vieillir, le reste n'étant qu'aventures,

les guerres, la peste ? on en verra bientôt la fin, leur jugement est presque prononcé. Mais qui nous gardera de cet effroi qu'on nommait jadis la course du temps ? »

Quarante années, une vie entière, la traversée d'une vie ! Occupée de construction personnelle, d'engagement et de participation peut-être, ou de repli sur soi, de quête individuelle — qui jugera ? —, des jours de joie, des jours de deuil, le bien et le mal mêlés, tout ce qui fait la vie elle-même, dans la relativité du temps et des choses du temps.

Pour nous, anciens P.G., qui avons connu un long moment le travail forcé, la faim, la souffrance de l'isolement et du mépris, ces années de vie réellement vécue dans la liberté retrouvée, auront été aussi des années de mémoire gardée, de solidarité et d'amitié maintenues.

Relier entre eux des hommes qui ont partagé une expérience aussi singulière que la captivité de guerre pour, au-delà du temps, lui conserver toute sa valeur, justifiait la création de notre association. Sa longue existence et sa réussite montrent clairement que chacun en a été conscient.

Que ceux qui, à l'origine, prirent une part effective à l'entreprise, soient aujourd'hui remerciés. Que le soient aussi ceux qui, au fil des ans, contribuèrent à son développement et à son maintien. Que ceux qui, en dépit de l'âge, restent à pied-d'œuvre, reçoivent encouragement et amitié. Pour tous, l'Amicale aura été une ardente obligation.

Mais c'est vous, mes camarades, qui en lui renouvelant d'année en année votre fidélité et votre amitié, constituez véritablement l'Amicale. Vous qui avez voulu et choisi cette forme de regroupement par stalag, qui n'est d'ailleurs exclusive d'aucune autre, comme la plus apte à continuer l'amitié nouée au plus près de votre propre captivité.

L'Amicale, c'est aussi vous, mesdames, épouses ou veuves qui, dès l'origine et au fil des ans, avez si bien compris ce besoin de rencontre, cette nécessité de maintenir qui anime les anciens prisonniers.

L'Amicale, c'est enfin ce journal, véritable trait d'union dont nous venons de marquer il y a peu le 400^e numéro, instrument de communication et d'échange qui garde en ses milliers de pages, sous des formes multiples :

- un aperçu de l'histoire de la captivité, indestructible feuillet de la mémoire collective ;
- l'expression maintes fois affirmée de notre attachement à la justice, à la liberté et à la paix ;
- le témoignage, en dépit des égoïsmes et des abandons, de l'esprit de fraternité et de solidarité P.G. ;
- le souvenir gardé de nos amis morts, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui...

Toutes ces années traversées nous ont brisé le corps, rapproché de la mort, mais l'esprit du barbelé, lui, reste vivant au plus profond, il nous enserre le cœur comme un lichen la pierre du rocher.

Lorsqu'il se manifeste au dehors, cet esprit P.G. étonne, surprend, parfois même dérange. Il faut

l'avoir subi pour comprendre ce que l'expérience de la captivité a de singulier ! Elle laisse dans l'âme une marque indélébile, plus tenace que toute cicatrice, quoique invisible...

« Aujourd'hui, 40 ans ont passé. Vous avez pris du champ avec cette expérience. Mais, quoiqu'il arrive, vous n'oublierez jamais et vous avez raison de le faire.

« Vous n'avez pas de haine pour vos geôliers. La réconciliation franco-allemande est une chose acquise. L'Europe est une ambition digne de notre passé et la promesse d'un nouveau destin.

« Vous n'avez pas de haine, mais vous avez de la mémoire. Vous savez que la raison des faibles est un mauvais chemin, qu'il faut avoir confiance, qu'il faut croire dans l'avenir de la France et dans celui de la liberté ».

Ces propos remarquables du Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, Jean Laurain, tenus au dernier Congrès de la Fédération des A.C.P.G.-C.A.T.M., expriment parfaitement, je le crois, le sens du combat mené depuis 40 ans par toutes les associations, dont l'Union Nationale des Amicales de Camps, ainsi que le sentiment qui les anime aujourd'hui quant au passé de l'histoire, au présent qui les interpelle sans cesse, à l'avenir de la France et au destin des générations nouvelles.

De ces brèves remarques en forme de bilan, nous retirons modestement la satisfaction du devoir accompli au mieux dans un monde resté ou redevenu dangereux, toujours fleuri de barbelés et qui pratique à l'envie le mépris de la personne, la violence et l'injustice.

« Reste jeune, mon cœur ! D'autres un jour viendront. Mort, je ne serai plus qu'un peu de noir limon ».

D'autres en effet viendront qui essuieront comme nous les travers du Temps, c'est la vie même, impossible d'y échapper. Souhaitons-leur par dessus tout de garder la liberté, ce bien au-delà de tout bien, cette « exigence primordiale de toute vie humaine ».

Des nombreux témoignages de prisonniers sur la libération des camps et l'arrivée des troupes alliées, j'ai retenu celui, très bref, qui figure en tête du chapitre 22 de l'ouvrage du Professeur Yves Durand, « La Captivité », histoire des prisonniers de guerre français 1939-1945.

Ce récit de la libération du stalag IX C, le 11 avril 1945, n'est certes pas typique de la façon dont s'opèrent sur le terrain toutes les prises de contact entre libérateurs et P.G., l'expérience vécue ayant nécessairement varié selon les lieux et les conditions de détention des uns et des autres, pour ne rien dire de la qualité même... des libérateurs. Mais il exprime bien la vérité et la charge d'émotion ressentie par chacun lorsqu'il eut pris conscience que l'instant était celui de la liberté si longtemps attendue :

« Lorsqu'il passa, nos camarades massés derrière les barbelés et nous-mêmes, de notre fenêtre, eûmes une seconde de stupefaction. Char allemand ? Char américain ?... Et puis, tout à coup, l'étoile des U.S.A. peinte sur le char et visible pour tous. Alors, ce furent — non, c'est impossible à décrire — ce furent de notre part des clameurs d'enthousiasme, du délire, de la folie. Depuis cinq ans, nous étions prisonniers. Depuis cinq secondes, les libérateurs étaient là, à cinq mètres de nous ! Un sourire des soldats américains, un geste amical, le char passe, un deuxième, un troisième, même délire, mêmes cris, même enthousiasme déchainé ! Un char, lentement, mastodonte trapu, fonce sur les barbelés et les écrase. Un symbole ! Par cette brèche un flot de prisonniers hurlants se rue sur lui ; on s'écrase, on se bouscule, on serre les mains des soldats américains, on crie, on rit, on s'agite, on pleure. Un américain braque sa mitrailleuse sur un mirador mais il ne tire pas. La sentinelle allemande en descend. Des ex-P.G. la désarment. De toutes parts, vingt secondes après le passage du premier char, des drapeaux français, américains, anglais, russes, belges, serbes, tchèques, polonais, flottent sur les baraques ».

Les chars de Guderian nous avaient menés dans les barbelés en juin 1940, ceux de Patton, de Montgomery, de Leclerc, de Joukov nous en déli-

vraient cinq ans plus tard, la parenthèse était refermée. Elle nous avait coûté...

J'ai feuilleté le vieil album jauni de cette vieille histoire pleine de bruit et de fureur, je me suis longuement arrêté à sa dernière page qui me semblait particulièrement destinée — mais d'autres que moi la revendiqueraient aussi — : une grande photo l'occupe, deux hommes embrassés pleurent, le P.G. libéré a retrouvé son vieux père blanchi,

« Eh bien, voilà, c'est la fin du cauchemar et de ces longues années de séparation et de misère ».

J. TERRAUBELLA.
12205 - VB.

VILLINGEN : JOUR « J » + X...

Extrait du livre collectif « Histoires du temps perdu », voici l'épilogue du récit de la libération du Stalag VB, à Villingen :

La 1^{re} Armée française occupe le Duché de Bade et le Wurtemberg. Mais on manque d'effectifs et le G.Q.G. fait appel aux anciens prisonniers français pour occuper des postes de surveillance et d'administration. C'est ainsi que les ex-P.G. qui parlent allemand sont nommés chefs de district ou occupent à Villingen des places de choix : des sections de police sont réparties dans les plus importantes bourgades du pays. Pour la première fois depuis leur mobilisation, les anciens prisonniers touchent enfin un véritable matériel de guerre ! Et les autochtones ont peine à reconnaître dans ces policiers belliqueux et autoritaires leurs anciens valets ou manœuvres.

Chargés de la recherche des nazis, les K.G. font du bon travail. Les perquisitions sont fructueuses et les arrestations importantes. En dix jours, le stalag est à nouveau rempli, mais cette fois c'est à l'intérieur des barbelés que l'on parle allemand. Les gros bonnets de la croix gammée occupent les locaux disciplinaires de la Waldkaserne. Mais, malgré tous leurs efforts, les K.G. n'ont pu mettre la main sur les têtes du stalag.

Enfin, un jour, une bonne nouvelle arriva à Villingen : GOETZ est arrêté. Le contre-espionnage français l'a découvert alors que, moderne Cincinnatus, il labourait un champ !

(Suite page 2)

COMMUNIQUÉ

1°) Notre ami PERRON, très touché des nombreuses marques de sympathie reçues ces dernières semaines, s'excuse de ne pouvoir répondre à chacun de ses correspondants et les remercie tous ici de leur sollicitude.

L'humour chez lui ne perdant jamais ses droits, il écrit :

« Bien sûr que je marche avec une canne, mais à 80 ans je ne vais pas chausser tous les matins une paire de souliers à pointes pour faire un 400 mètres... n'étant nullement candidat aux J. O. du 4^e âge ! »

2°) L'ami Paul DUCLOUX annonce la parution de son livre de souvenirs : « Sombres années ». Nul doute qu'il sera passionnant. Dès que nous serons en mesure de le faire, nous en parlerons dans Le Lien. Tous les amis de notre ami attendent cette parution avec intérêt.

3°) La Rédaction s'excuse de n'avoir pu publier dans ce numéro, en raison de leur nombre, tous les témoignages reçus. La suite paraîtra en avril.

QUARANTE ANS : 1945-1985 (suite)

Les gardiens français, ébahis, voient un matin, arriver à la porte du camp, solidement encadré, celui qui, pendant cinq années, régna en despote sur le stalag. Ce dictateur de pacotille allait enfin payer sa dette !

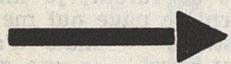
Les ex-K. G. français considérant leur mission terminée demandent à réintégrer la Mère-Patrie. Maintenant, à Villingen, c'est la justice française qui doit mettre le point final à leur terrible aventure.

C'est à Freiburg-en-Brigau qui furent jugés Goetz et ses comparses. De nombreux ex-K. G. français et polonais vinrent comme témoins à charge. Nous croyons utile de terminer ce livre par le compte rendu des débats.

Ce sera un document intéressant pour les anciens K. G. du Stalag et, pour le lecteur profane, l'attestation officielle que tout n'était pas rose dans la vie de prisonnier.

Goetz fut condamné à cinq ans d'emprisonnement.

Retenez bien
cette date



Dimanche
24
Mars
1985

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 20 mars 1985.

Le travail ne manquant pas au bureau, nous invitons particulièrement les camarades de la région parisienne à faire acte de candidature.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 25 mars 1984.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

A LA CHESNAIE DU ROY

BANQUET du Quarantième Anniversaire

MENU

Terrine de lapin maison aux noisettes
Brioche de turbot au coulis de homard
Carré de veau aux pruneaux
Légumes (deux)
Plateau de fromages
Vacherin à la framboise

VINS

Sauvignon - Château Gantonet
Bourgogne rouge
Champagne (de l'Amicale) - Café

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale.
Clôture : le 20 mars 1985.

PRIX NET : 170,00 F.

BAL : de 16 heures à 19 h 30

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

BALINGEN, 21 AVRIL 1945

Pour l'anniversaire d'Adolf, on avait sorti les drapeaux à croix gammée. Ils n'y sont pas restés longtemps car on entendait au loin les canons gronder. Les bannières hitlériennes se sont très vite transformées en... draps de lit. Quelle joie pour nous qui attendions ce jour avec impatience depuis si longtemps !

La compagnie de garde allemande « a joué rip » dès le matin pour se replier sur les hauteurs du Jura souabe. Mais les chars du général Bethouart ont pénétré dans la ville dès 18 heures, lâchant de temps à autre quelques obus pour briser les velléités des troupes allemandes. Nous nous attendions à un repli important et demeurâmes surpris de ne voir que de petits groupes éparpillés à l'entour.

Que d'embrassades entre nos libérateurs et nous ! Dès le lendemain, ils reprenaient leur avance et entraient à Constance dans la soirée. Il y avait en ville une compagnie de police qu'à moi seul je faisais prisonnière. Il est vrai que ces hommes n'espéraient qu'une chose : s'en tirer au meilleur compte ! Leurs armes ont été partagées entre nous. Je ne sais si mes copains les ont utilisées.

Le lendemain à 13 heures, à bord d'une voiture réquisitionnée, conduite par l'ami CHRISTOPHE, nous avons pris la route, en compagnie du cuisinier du kommando : HUART.

Alsacien, ayant refusé la nationalité allemande proposée par ces « messieurs », je connaissais parfaitement la région et ce me fut un jeu de suivre un G.M.C. qui s'en retournait au pont de Kehl. La ville était en flammes quand nous y arrivâmes vers 1 heure du matin. Il nous fallut patienter et attendre le lever du jour pour passer le Rhin sur un pont de bateaux, en service depuis la veille.

Quelle joie pour moi de revoir Strasbourg, ma ville natale, de retrouver ma famille saine et sauve, heureuse d'avoir recouvré la véritable nationalité : FRANÇAISE !

Ch. BRANDT,
ancien interprète-intendant
du Kdo de Balingen.

LIBERATION, LE 3 MAI 1945

Nous voici en 1985. Quarante ans après notre retour, en toute honnêteté et sans haine, je vais, sans rien changer à mes notes personnelles de mai 1945, essayer de vous raconter la prise de Neumunster, là-bas dans le Holstein, à 8 kilomètres de Kiel où se trouvait, avec beaucoup d'autres, le Kommando 605.

Nous sommes donc le 2 mai, le temps est beau, et les P.G. sans travail errent dans la ville. Pourquoi ? parce que le travail forcé a cessé dans tous les kdos et dans notre tannerie par suite d'événements graves. La radio a annoncé que Lubeck et Hambourg étaient tombées. Aussi, plus de train sur la voie qui nous avait amenés là, un calme relatif, car dans le ciel les avions continuent à nous survoler en direction de Berlin. Nous sommes donc en ville, qui est calme, à la recherche d'on ne sait qui ou quoi. Les jeunes allemands ont « oublié » leurs brassards à croix gammée. De temps en temps, des coups de canon annoncent les alliés, mais lesquels ? La radio locale nous a appris que le bourgmestre est parti à leur rencontre pour déclarer Neumunster ville ouverte, sauvant ainsi ses habitants et nous-mêmes, par contre-coup.

Il nous faudra attendre le lendemain 3 mai, 16 h 28, pour voir surgir le premier char, un anglais. Nous sommes fous de joie et nous nous précipitons, certains d'entre nous avec des semblants de drapeaux tricolores, composés de bouts d'étoffes trouvés ici et là. Les soldats alliés prennent position dans la ville sans combat, nous laissant libres de nos mouvements, du moins pour l'instant.

Mais ils exigent des autorités de la ville que dès le lendemain, huit heures, il y ait des drapeaux blancs sur les principaux édifices, « signifiant sa capitulation ». Aux prisonniers de guerre ils demandent de rester calmes et leur annoncent qu'un « camp de transit » sera installé en dehors de la ville, un laisser-passer étant remis à chacun (j'ai encore le mien).

Pour notre part, la débrouillardise française étant bien connue, l'un de nous a tôt fait de trouver le dépôt de vivres de la ville. Une ruée générale se produit et chacun en ressort porteur d'une caisse. Pour moi, des fruits au sirop, bien meilleurs que le... rutabaga.

Le 5 mai, l'un des nôtres célébrera un service funèbre pour nos camarades tués, Français, Belges, Russes, etc.

Le 6 mai, quelques-uns sont dans le camp de transit, bien logés et nourris, mais un peu « prisonniers » des Anglais. Les autres sont restés au camp de Wittorf, attendant les nouvelles...

Le 8 mai, nous quittons Neumunster et cette tannerie où, pendant soixante mois, nous avons travaillé très dur et souffert moralement ; où une amitié P.G. est née, qui demeure vivante quarante ans après. Nous gagnons Lubeck, lieu de rassemblement des P.G. en attente de rapatriement, lequel aura lieu le 24 mai à 8 heures. Pour nos camions, la route de la liberté si chère est ouverte.

Nous traversons le Rhin, la Hollande, la Belgique où Bruxelles nous fait un accueil formidable. Et le 28 mai nous franchissons enfin la frontière française au chant de la « Marseillaise ».

Lille, Valenciennes : arrêt, changement de train, ravitaillement et premier « quart de vin ». A 23 heures, je débarque à Paris, direction « Le Gaumont », discours et projection du film sur la libération de

la capitale. Après, mes souvenirs s'arrêtent. Ayant perdu mon frère P.G. à Kassel en 1944, la Croix-Rouge avait prévenu pour moi ma famille. Et là, je ne savais que faire...

Voilà, chers camarades du 605, les souvenirs que j'ai gardés intacts.

Maintenant, nous voici en 1985. Quel sera l'avenir de nos jeunes ? Ce qu'ils en feront ? De tout mon cœur, je leur souhaite de ne pas connaître un jour de captivité. Quant à moi, je garderai ma devise : « Pardonne, mais n'oublie pas ».

R. LAVIER.

SOUVENIR DE MA LIBERATION

J'étais homme de confiance du Kommando 728 à Hassbengen à 8 km du Stalag XC et de l'oflag X à Nienburg-sur-Weser. Nous étions cinquante et quelques camarades, très bien renseignés puisque dès 1942 un de nous avait réparé un vieux poste TSF, avec écouteur, qui avait ensuite été planqué dans un vieux grenier chez un bauer. Le poste était uniquement branché sur Londres aussi avions-nous toutes les informations, chaque jour, depuis cette date. Je ne veux m'étendre sur ce sujet mais revenir à notre libération.

Nous avons vécu les quinze derniers jours avec des passages presque continus d'avions se dirigeant sur Berlin, Hambourg. Quant à Brème et Hanovre, situés à 60 km environ, nous entendions le bruit des bombes toutes les nuits.

Un soir, à la nuit tombée, nous entendîmes la mitrailleuse, le front se situant à ce moment là du côté de Osnabruck. Certains allemands du village commençaient à dire « es ist bald fertig gott sei dank » (Ce sera bientôt fini, grâce à Dieu). Nous commençons à rire dans notre barbe !

Ce n'est que le 8 avril au soir, confirmé le 9 au matin, que nous apprimes que les alliés venaient de passer la Weser au sud de Nienburg. Notre petit village de Hassbengen était des plus agités, français, allemands et autres étrangers naviguaient dans tous les sens avec de nombreux commentaires bien sûr !

Le 9 dans l'après-midi, l'officier du camp de Nienburg est venu prévenir notre gardien de nous rassembler et de nous rendre notre liberté, ce qui fut fait dans la soirée et je dois le dire avec une très grande émotion de nous tous, même de notre gardien qui, les larmes aux yeux, nous a serré la main à tous et nous a souhaité bon retour dans nos familles.

Le 10 dans la matinée, étant prévenus de l'arrivée de nos alliés, nous étions alignés sur le bord de la route pour les accueillir (Anglo-Canadiens). En soldats désarmés que nous étions, nous n'avions à leur offrir que le garde à vous et le salut militaire français.

Les premiers contacts furent également très émouvants.

Ayant moi-même fait confectionner un drapeau français en cachette, je m'empressais aussitôt de le hisser à la porte du kdo.

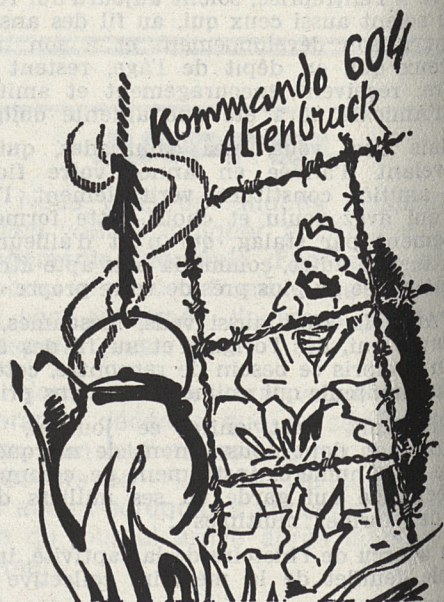
Dès le lendemain, je me rendis à Nienburg où un service de rapatriement était déjà en place. Le 17 nous partions et nous avons retrouvé nos familles les 23 et 24 avril.

Je souhaiterais de tout cœur que tous ceux qui étaient présents avec moi, aient l'occasion de lire ces quelques lignes leur rappelant ce souvenir impérieux que nous avons vécu ensemble.

A tous j'adresse mon plus fraternel souvenir.

A. REAU.

Kdo 728 Hassbengen.
Classé 79350 Chiché.



SOUVENONS-NOUS LES GARS...

LETTRE OUVERTE A TOUS MES COPAINS

Dans quelques semaines, en mai prochain, il y aura 40 ans — j'ai envie d'ajouter « déjà » —, mais hélas, au cours de cette longue période, de nombreux camarades nous ont quittés, ayons pour eux une touchante pensée et un très grand regret.

Souviens-toi de nos péripéties de retour, que je revis aujourd'hui par un matin très froid de février.

L'officier anglais stationné à Altenbrück me fait savoir, un matin de mai 1945, que notre départ

est fixé au lendemain matin 6 heures, à l'entrée de Cuxaven afin d'embarquer dans des camions G.M.C. de l'armée anglaise. Il faudra que nos employeurs nous ravitaillent en vivres pour 3 jours.

A l'heure exacte, sous l'égide d'un officier de la Marine française, le départ a lieu accompagné de chants divers, lesquels après 5 années de misère nous emmenaient vers les nôtres, vers la liberté aussi.

Après de nombreux kilomètres parcourus dans la campagne, nous traversons de nombreuses villes en ruines, une première escale à la nuit tombante, un petit casse-croûte et un roupillon dans la paille, bien entendu. Réveil de très bonne heure, et j'appréhends qu'un convoi doit partir dans une paire d'heures, à condition de fournir aux anglais une liste complète de tous les copains. A une allure record, la liste est remise... et en route!

Même processus que la veille, encore de nombreux kilomètres parcourus, de nouvelles ruines — Brème, un tas de briques — et le soir nouvel arrêt, cette fois dans un camp français!

Je me dois de vous rappeler le souvenir très agréable que nous avons tous eu de pouvoir assister à un mariage... Et oui, l'un d'entre nous — vous l'avez reconnu — PERNET, était accompagné d'une femme, JOSEPHA, de nationalité Polonaise, lesquels s'aimaient d'amour et ne voulaient se séparer à aucun prix. Dans ces conditions, quoi faire? Une seule solution: le mariage... qui fut réalisé par l'intermédiaire d'un officier français faisant fonction d'officier d'état civil, ce qui a permis à la jeune mariée de pouvoir pénétrer en France puisqu'elle était devenue française. Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants!

Notre randonnée se poursuit le surlendemain et nous atterrissons dans un village situé en Hollande. Nous étions passés à Arnheim où nous vîmes de nombreux planeurs U.S. écrasés au sol. Le camp bien installé nous permit de manger chaud et de pouvoir prendre une douche... nous en avions grand besoin, pas vrai?

A nouveau, le lendemain, départ, cette fois en chemin de fer. Quelle joie, mes amis! Nous sentions la frontière toute proche... Un court arrêt à la douane... rien à déclarer?... et ce fut Lille, enfin! Là, encore, il fallut faire très vite. En effet, j'apprends que si nous pouvions satisfaire à certaines obligations, nous pourrions prendre un train pour Paris dans quelques heures. Eh bien nous y sommes arrivés!

Une petite anecdote: en passant vers Amiens, notre regretté CRAMPON, qui habitait Villers-Bretonneux, dans la Somme, se sent soudain des ailes et, profitant d'un ralentissement du convoi, saute sur le balast et se dirige vers les siens, situés près de là.

Et puis Paris... Enfin! Ce sera là le terme de notre captivité... le reste du chemin à parcourir, pour certains, à travers nos provinces, sera un parcours de joie et de bonheur retrouvés.

Si, les amis, j'ai tenu à vous faire revivre ces quelques journées émouvantes et ceci par l'intermédiaire du Lien, c'est qu'en lisant ces lignes, nous ne serons plus qu'à quelques jours de la réunion annuelle de l'Assemblée de nos stalags... 40 ans ont passé et qu'à cette occasion, j'aimerais que nous nous retrouvions très nombreux autour de la table du 604, hélas pour quelques heures seulement, car mes amis, le temps nous pousse, et il faut maintenant faire vite!

Alors, TU VIENS? Fais-toi vite inscrire, en précisant bien «Table du Kdo 604» et quelles merveilleuses heures pourrions-nous passer ensemble!

Je t'en remercie très vivement à l'avance. SOUVIENS-TOI...

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

Cette poésie (retrouvée dans mes archives) de ce camarade dont je suis sans nouvelles depuis 1961... il était boulanger et habitait à cette époque: 7, rue Commandant Charcot à Douarnenez.

Avec mes amitiés et mes meilleurs vœux à toute l'équipe du Lien.

Gabriel CRUGNOLA,

Curé d'Arnould (Vosges).
ex-Kdo 408 X B.

MON NOM « 52.716 »

Mon nom?... 52716, voilà comment je m'appelle. Ça vous étonne un peu? ah bah! quelle bagatelle! Depuis bientôt un an que j'suis en «prison»... 52716, eh bien oui!... C'est mon NOM.

En arrivant ici sur la terre étrangère, En mon cœur j'ai senti une douleur amère. Désormais sur ce sol, quand on m'appellera 52716... Présent! Le voilà!...

Quand je vous ai quitté, mes petiots et ma femme, Je n'aurais jamais cru subir ce sort infâme. Vous m'appeliez chéri! petit papa si bon! 52716... maintenant voilà mon NOM.

Nous étions si heureux, oubliant la souffrance. Maintenant loin de vous, ma douleur est immense. Il me faut chaque jour répondre à ce nom: 52716... Il n'a pas de prénom.

Lorsque vient l'hirondelle près de moi se frôler Que ne puis-je à tire d'aile, comme elle m'envoler? Cela m'est impossible car je suis prisonnier... 52716... Je suis immatriculé!

Savez-vous, les heureux qui êtes dans la joie, Ce qu'est un matricule porté loin de son toit? C'est un fardeau bien lourd, un bien affreux blason 52716... Exemple! C'est mon NOM.

Quand donc viendra le jour où je pourrai vous dire «Mes amours, me voilà!» avec un grand sourire. Laisant ici ce nom qui me fait tant de mal: 52716... Cet appel si brutal...

Près de vous pour toujours, je serai donc heureux Oubliant chaque jour ces maux si douloureux. Je pourrai vous dire alors, en relevant le front: 52716... a retrouvé son NOM!

1^{er} juin 1941.

Camille GAUTREAU.

Matricule 52716,
A.K. 408 - X B Maschen.

LA FIN DE LA GUERRE

Enfoncé sur tous les fronts, l'aigle germanique était à l'agonie.

Partout la bataille faisait rage. Hitler s'était retranché avec ses fidèles dans le bunker de Berlin. Les russes et les américains luttèrent de vitesse pour conquérir du territoire. Seul le Schleswig-Holstein dans le nord de l'Allemagne ne voyait pas l'infanterie et servait de refuge au Général Doenitz et à ce qui restait d'état major.

Par contre, l'aviation ne l'épargnait pas. Il était courant de voir en plein jour des bombardiers légers lâcher des bombes sur des gares ou autres points stratégiques et des chasseurs tirant sur tout ce qui bougeait. Il y eut bien des victimes parmi la population civile dont un français STO qui acclamait les aviateurs alliés depuis le milieu de la route. Il ne faisait pas bon se trouver à découvert en face des «tommies».

Ils bombardèrent le pont de Büsum et le chantier naval. Une bombe tomba à côté de notre péniche-réfectoire, à trois mètres d'un prisonnier russe qui s'était caché dessous... et n'éclata pas...

Le commandant des dragueurs de mines, frère de notre magasinier, fut tué sur le quai ainsi que de nombreux pêcheurs.

A Heide, à partir du 20 avril, les P. G. refusèrent de travailler et restèrent au kdo. L'intendant essaya de faire pression sur nous en nous coupant les vivres, mais Marquette investit la cuisine et le menaça des Anglais.

Ayant appris que des colis de la Croix-Rouge étaient en souffrance dans un port de la Baltique, à Kiel ou à Lübeck, je ne me souvins plus, il emprunta un camion et revint chargé jusqu'à la bâche de cartons de conserves et de cigarettes qui furent distribuées dans les deux camps. Nous ne lésions personne puisque les autres prisonniers étaient déjà libérés.

Les grilles des fenêtres furent enlevées et les drapeaux claquèrent au vent au bout des mâts.

Début mai, un matin, de bonne heure, une auto découverte, crottée, basse et bariolée, fit son apparition devant la Friedrichstrasse (l'avenue principale de Heide). Quatre hommes affalés sur les sièges l'occupaient. D'un fossé surgit un Volksturm (sexagénaire mobilisé dans la défense passive), le brassard rouge au bras gauche et un pistolet dans la main droite. Il se plaça courageusement au milieu de la route en hurlant un «HALT» menaçant. L'auto s'arrêta et un «baroudeur», constellé d'insignes pris à l'ennemi, dont la francisque de Pétain, en descendit. Il s'avança les mains nues vers le vieillard téméraire, lui prit son arme, la jeta dans le fossé et, ayant écarté d'un revers de main le gêneur, il remonta dans sa jeep qui fit son entrée dans la ville où, à toutes les fenêtres, flottaient un drapeau ou des linges blancs.

Quand les anglais arrivèrent chez nous, ils trouvèrent nos gardes bien sages, dûment désarmés, dans leur wachstube.

Un capitaine, de l'armée française de libération, qui portait ses galons à l'épaule se présenta au kommando. Il prit contact avec le commandant-major qui portait les siens à la manche.

Marquette fut doté d'une «arme de poing», qu'il brandit par la suite sous le nez de l'intendant, et Gaston Prost, d'une Opel avec l'inscription «Prisoner of war» sur la glace arrière. On lui donna quelques bons d'essence et des papiers pour circuler.

Le 8 mai, un poste de TSF installé par un belge nous annonça que l'armistice était signé.

Il m'est impossible de vous décrire le bonheur incrédule qui m'inonda. Pour vous en rendre compte ouvrez la cage retenant un oiseau captif. Vous le verrez rester immobile et sans voix avant de comprendre que la liberté est là, devant sa porte et de s'envoler.

Les troupes d'occupation arrivèrent et installèrent leur quartier général sur la grande place, dans des locaux municipaux. Nous fûmes libres d'aller où nous voulions, sans toutefois quitter le secteur, car nous devions être évacués ultérieurement par camions.

En attendant, je profitai du tilbury hippomobile de l'aumônier, que lui avait prêté une «ouaille» allemande, pour aller passer quelques jours de vacances à Büsum au bord de la mer.

Je retrouvai mes amis dans mon ancien kdo libéré, toutes grilles arrachées et toutes portes ouvertes. Dans la salle des capotes, celle où j'avais jadis installé le fameux confessionnal, un belge et une jeune fille russe qu'il avait décidé de ramener chez lui comme épouse, s'étaient construit un abri. Ils coulaient la leur lune de miel, en attendant d'avoir la bénédiction d'un prêtre P. G., ils avaient celle des copains...

Quand vint l'ordre du rassemblement, je retournai à Heide en me faisant conduire en auto par un vétérinaire de ma connaissance.

Comme nous avions encore quelques jours devant nous, je retournai chez mon serrurier et avec

sa permission je fis une bague en acier chromé pour la ramener en France, pour remplacer celle que j'avais donnée à Magda. Pour le remercier de sa gentillesse passée, je lui donnai quelques paquets de cigarettes américaines qu'il accepta avec plaisir. Il me laissa son adresse. Je revis sa femme vingt ans après mais, lui, était mort entre temps.

Il n'y eut guère de vengeance de la part des français et des belges, du moins rien de capital; par contre les russes ne se gênèrent pas et les anglais durent les enfermer dans la caserne en attendant de les rapatrier. Ils hissèrent notre drapeau russe et brûlèrent celui des allemands dans la cour du quartier.

Mon garagiste ayant refusé d'honorer les bons d'essence de Gaston fut inquiété par les occupants.

Le maire et ses conseillers, bons nazis, furent mis au pilori dans une clôture de barbelés installée en plein milieu de la place.

Des sentinelles anglaises, couchées derrière leur fusil-mitrailleur, les gardaient nuit et jour.

Tout autour, les soldats alliés faisaient chauffer leurs conserves dans des bassines d'eau bouillante sur des feux d'essence.

Les allemands témoins d'un tel gâchis murmuraient, réprobateurs: «So schon benzin» (de la si belle essence). Eux qui n'en avaient plus depuis longtemps.

LE RETOUR

Le 19 mai 1945, les anglais nous prirent en charge pour nous rapatrier vers la France et, en un premier temps, vers les camps de rassemblement.

Là, des formalités devaient être effectuées, car des français collaborateurs et même des engagés volontaires dans l'armée allemande se glissaient parmi nous. Dans la matinée nous quittâmes Heide par camions militaires, après avoir reçu les adieux d'une partie de la population sympathisante. Une fillette de deux ans et demi vint sur les bras de sa mère embrasser pour la dernière fois son papa; eh oui, ce sont des choses qui arrivent...

Les camions, d'où sortaient de joyeux chants, prirent la route sur la chaussée défoncée par de nombreux raids aériens, au milieu des décombres et nous déposèrent dans un immense camp composé de bâtiments en pierre, intacts.

Je devais être encore témoin d'un dernier et triste drame dans ce camp du Wurtemberg où nous sommes restés quelques jours.

Au milieu des casernes se tenait une belle piscine très fréquentée par ce beau temps, malgré la fraîcheur de l'eau.

Un camarade frappé de congestion coula à pic. Sur le moment personne ne s'en aperçut, ce n'est qu'à l'heure du repas de midi que ses compagnons s'inquiétèrent, étonnés de ne pas le voir. L'un d'eux eut l'idée de se rendre à la piscine où il avait été vu pour la dernière fois. Il vit ses habits sur le bord et aperçut à travers la surface de l'eau redevenue tranquille et transparente son corps étendu au fond, les bras en croix. Il demanda du secours. On le repêcha, mais il était mort depuis près d'une heure.

Ses obsèques eurent lieu dans le cimetière militaire en attendant le rapatriement du corps. Notre trompettiste sonna «aux morts» pour la dernière fois. Ce malheureux était marié et père de famille. Il avait fait l'exode de Prusse-Orientale où il s'était dévoué pour ses camarades, comme infirmier du commandant, en les soignant à l'étape sur son temps de repos.

Il mourut à quelques jours des retrouvailles... que Dieu lui en tienne compte.

Par contre, il y eut un événement heureux.

Le camarade belge Colas et la jeune russe qu'il ramenait avec lui en Belgique se marièrent religieusement devant un prêtre P. G. libéré. A l'issue de la cérémonie, c'est avec une grande joie qu'il nous présenta Mme Colas. Il ne put hélas nous offrir le champagne.

Les camions nous conduisirent ensuite à Diepholz dans un camp de toile, où l'on se trouva avec des couples de travailleurs civils STO et leurs bébés. Comme nous avions beaucoup de lait en poudre américain, nous leur en avons donné avec plaisir.

Et l'on traversa le Rhin en train de marchandise sur un pont de bateaux. Je ne le vis hélas point, il faisait nuit et je dormais profondément dans une cabine de serre-freins. Je l'ai bien regretté.

Le train nous conduisit à Maestricht, en Hollande, où de gracieuses A.F.A.T. (auxiliaire féminine de l'armée de terre française) s'occupèrent de nous. Elles portaient l'uniforme anglais à jupe. C'était la première fois depuis cinq ans que nous avions à faire à des femmes françaises et nous eûmes du mal à leur causer dans notre langue. Elles étaient d'une gentillesse extrême et la plupart s'étaient engagées pour aider à la libération des prisonniers. Nous ne restâmes que peu de temps à Maestricht et le train nous conduisit à Lille. Mais auparavant il y eut une distribution de pain blanc frais sur le quai de la gare. C'était une telle pagaïe que je me suis pris de bec avec la gentille, mais inefficace responsable, galonnée jusqu'au bouts des bras, qui surveillait la distribution et je m'en retournai avec mes hommes volontaires pour la corvée, les mains vides, vers le wagon. Comme nous n'avions pas faim l'incident fut vite oublié.

Un peu avant le départ un camarade rigolard m'appela: «Eh! Aymonin! y a un adjudant-chef qui te demande...» Etonné, j'accourus pour voir mon «adjuvette en jupons» qui, presque en larmes, venait implorer mon pardon et me souhaiter un bon retour.

Suite page 4.

QUARANTE ANS : 1945-1985 (suite)

Tout ému je lui fis une bise sur le front et lui fis mes excuses pour les paroles peu obligeantes que je lui avais sorties.

— Que voulez-vous, nous avons perdu le sens de la galanterie en Allemagne. Elle me fit un sourire mouillé qui m'alla droit au cœur.

Le train nous déposa à Lille, exactement d'où j'étais parti cinq années plus tôt. Là notre groupe se sépara, les gens du Nord s'en allèrent chez eux et ceux de l'intérieur devaient se rendre à Paris.

Il nous avait été servi un repas chaud à la française arrosé de « pinard »... pouah !... qu'il était mauvais... et l'on nous remit à chacun mille francs (c'était presque ma solde mensuelle d'avant guerre !)

Avec un camarade et Joseph TOGNI, qui devait m'accompagner par la suite jusqu'à ma ville, nous sommes allés dans un « estaminet » prendre un verre de rhum. L'ami TOGNI changea son beau billet, donna cinq francs pour payer la première tournée et attendit la monnaie.

— C'est trois francs le verre, Monsieur, lui dit la serveuse.

Dieu !... que la vie avait donc augmenté !

A Paris on nous désinfecta à la piscine Molitor, puis on nous dirigea vers le cinéma Gaumont qui servait de centre d'accueil.

De là un télégramme partit pour nos familles et le lendemain à 15 h 30... j'embrassais ma mère et ma sœur, maigries et en deuil.

Mon père hélas n'y était pas !...

LE 28 MAI 1945 SE TERMINAIT LA GRANDE AVENTURE.

Jean AYMONTIN.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

| | |
|----------------------|-------------|
| Anjou blanc sec | Anjou Gamay |
| Coteaux de l'Aubance | Anjou Rouge |
| Rosé de Loire | Méthode |
| Cabernet d'Anjou | Champenoise |

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

LIBERTE, LIBERTE CHERIE

QUARANTE ANS APRES. Raconter ses souvenirs de libération et « dire vrai ». C'est le pensum que nous inflige notre ami Terraubella. C'est pas facile. Essayons quand même.

Mars 1945. Nous nous acheminons vers nos cinq années de captivité. Nous sommes un groupe d'une vingtaine de prisonniers de guerre français et un belge, enfermés dans un lager-kommando de Wurtemberg, à Goppingen très exactement, dépendant du Stalag VA à Ludwigsbourg. Mais la moitié d'entre-nous étaient des gars du VB, atterrés au Stalag VA, tout à fait par hasard, un jour de septembre 1942. Et nous avons conservé la mentalité VB, que nous avons transmise aux camarades déjà en place. Depuis 1942, la vie s'écoule lentement et tristement au rythme du travail quotidien. Peu ou pas de nouvelles de l'extérieur, en dehors de nos lettres de famille. Aucune information sur l'état de la guerre ne nous parvient si non les boutheons qui aident à conserver l'espoir.

Et voici que, tout à coup, la guerre se fait entendre, proche de nous. Le jeudi 1^{er} mars 1945, une sérieuse attaque aérienne par les armées alliées atteint la ville de plein fouet sur le coup de 15 h 30. La partie haute de la ville est en flammes sur toute sa longueur. De nombreuses maisons sont détruites et l'hôpital est touché. Les « visiteurs » ont dû prendre l'avenue en enfilade au lieu de la voie ferrée, 200 mètres en-dessous ; ce qui nous a évité de nous retrouver sous les bombes. N'ayant pas exécuté les consignes d'alerte, qui nous enjoignaient de rejoindre les abris, nous étions tassés sur nos paillasse quand la chute des premières bombes nous surprit. C'était le commencement de la fin, la désorganisation du travail à l'usine. D'abord envoyés au déblaiement pendant une dizaine de jours, nous étions au cours de ce mois de mars quasiment en état d'alerte quotidien.

Avril 1945. Autant nous étions privés de nouvelles jusqu'alors, autant à présent elles se précisaient, les allemands eux-mêmes sentaient le danger et nous tenaient au courant des événements.

Les attaques aériennes se succèdent, ce sont à présent les appareils de chasse qui font du rase-mottes et s'attaquent aux promeneurs de la ville. Le 17 dans l'après-midi, une auto est prise à partie près de l'usine, une femme est tuée, on relève deux blessés.

On apprend que le Stalag VB est évacué. Et nous, qu'allons-nous devenir ? Nouveau bombardement de la ville, cette fois la gare est touchée ainsi que les fabriques se trouvant au sud.

Le kommando de prisonniers russes stationné dans la ville est évacué, seuls restent les Français. Les alertes se succèdent. Certains d'entre-nous préparent leur valise. C'est curieux, dans ces moments tant attendus, nous vivons complètement hébétés, ne pouvant croire à notre libération prochaine. On ose à peine en parler entre nous. Ça a été si long !

Dans la ville défilent sans arrêt des colonnes de réfugiés — chacun son tour —, des convois de soldats allemands en retraite du front qui se rapproche.

Mais que devient notre « gardien » dans tout cela ? Il est là, il a l'air de n'y rien comprendre. En tout cas, il reste bien calme et semble souhaiter autant que nous l'arrivée des Alliés. On apprend que ce sont les Américains qui approchent.

Et c'est vrai. Alors que le travail a repris, à la suite d'une accalmie de quelques jours, le 19 avril 1945, vers 15 heures, deux coups secs se font entendre, « boum-boum », deux petites bombes sont venues s'introduire dans la maison jouxtant l'usine. C'est la débandade et nous commençons à respirer un air de liberté qui devait se concrétiser le lende-

main 20 avril. Pour le cinquante-sixième anniversaire de la naissance d'Adolf Hitler, les Américains nous ont fait la plus belle surprise de notre vie de P.G.

Quatre jours de détente dans cette ville qui nous a été cachée pendant des années et, sur des cris enthousiastes, nous embarquions pour retrouver notre patrie.

Magnanimité du P.G. libéré, nous avons laissé la liberté à notre « gardien », qui n'a même pas été prisonnier de nous une seconde ! Nous savions trop ce que peut avoir d'atroce la captivité.

Je crois que c'était là un beau geste humain et un beau souvenir, au-delà des joies familiales qui nous attendaient.

Pierre DURAND.

ECLAIRAGES

Les barbelés arrachés et piétinés, les hommes longtemps tenus en servitude redevenaient libres. Cet aspect matériel de l'événement a souvent été décrit et conté. Mais l'arrivée de cet homme libéré dans son foyer, l'entrée dans sa maison, la rencontre des cœurs aimés, l'affrontement de la nouvelle réalité après une si longue absence ? D'aucuns, ici ou là, en ont parlé avec pudeur et retenue, mais toujours brièvement. Leur mérite pourtant est sans prix, ils ont entr'ouvert la chambre secrète du souvenir qui n'appartient qu'à soi.

On lira ci-dessous des textes reçus à l'occasion de la préparation de ce numéro spécial. Le retour y est vu sous l'angle assez inhabituel de l'amour, de l'amitié, et de la psychologie du libéré. Leurs auteurs, membres de l'Amicale, ont souhaité garder l'anonymat. Leur témoignage respectif n'en a que plus de poids. (J. T.)

AH, C'EST TOI !

« C'est vrai que tout homme après une si longue épreuve de séparation retient les mots qui dévoilent les sentiments et, après un silence de quarante années, tient fermée la « chambre secrète » du souvenir. Je sais d'expérience que beaucoup revinrent si las, d'autres si profondément déçus par la déception, d'autres enfin qui n'avaient rien à faire que de se replonger dans le boulot, heureux si ça ne faisait pas problème. Je fus de ces derniers. Une femme épatante de courage, de fidélité, trois enfants dont l'un ne connaissait que la photo de son papa, et ma vieille mère, doublement victime des deux guerres ».

« Après l'adieu aux copains, Sandbostel pour Noël, l'embarquement dans le train, Aix-la-Chapelle, Maestricht, Bruxelles, Compiègne, la gare du Nord. Rien de plus incroyable et de plus simple ! Après un an de fausse guerre, 40 mois de captivité, me retrouver dans le métro, à Paris, réveiller une femme craintive (elle supposait que c'était une fois de plus un allemand qui réclamait l'obscurité !) et la parole si simple : Ah, c'est toi ! Les enfants qui dévalent l'escalier, ma mère qui perd connaissance ».

« Préparer la réinsertion des camarades au fur et à mesure de leur retour, accueil qui ne fut pas seulement chaleureux, mais aussi pratique et efficace sur le plan financier et matériel, aucun n'a connu l'affront d'une réticence ou d'un refus. Les veuves furent entourées par un parrainage et les enfants accompagnés et soutenus jusqu'à la majorité. Que dire de plus ?... mais tout le monde aurait fait ça ! non ? »

« Tous ces hommes captifs qui revinrent, toutes ces femmes qui les reçurent, ces couples reformés, ou enfin réunis, qui ne sont ni des héros ni des libérateurs, cette foule quasi-silencieuse, ces survivants, ils ont été les besogneux, un peu partout, de la Paix à restaurer, des armes à faire taire et de la haine à écarter. Cette génération disparaîtra sans gloire et sans mémorial, mais elle mérite le respect pour ne pas dire la reconnaissance ».

ACCUEIL

Vieux copain, cher copain, c'est le bout de ta peine. Tu connais ce que c'est que le fameux « RETOUR », Tu connais, maintenant, que l'aube de tes jours n'est plus le gris brumeux d'une espérance vaine.

Tu connus ces chemins par villes et villages qui s'offrent au captif au cœur d'un cher pays, et par les vieux faubourgs, jusqu'au bout, dans Paris ce libre et beau chemin te vit heureux et sage.

Je te vois étonné en retrouvant l'usage des objets familiers qu'on avait désappris : la règle, le compas et, près des établis, les mêmes ouvriers un peu blanchis par l'âge.

Mais d'autres sont tombés dans un humble courage — Par un blème matin la mort les a surpris — Ceux-là ignoreront et le poids et le prix d'un travail patient malgré les lourds présages.

A d'autres « Compagnons » ils lèguent en héritage le goût des fins travaux avec leurs bons outils ; l'empreinte de leurs doigts sur l'acier terni s'effacera bientôt en de prochains ouvrages.

RETOUR

« Comment m'entendez-vous ?

Je parle de si loin... »

(Feuillets d'Hypnos).

Bernard roulait vers le pays de France. Son aventure avait commencé quelque six ans plus tôt. Engagé par devancement d'appel, il finissait ses classes quand survint la déclaration de guerre. Versé à sa demande dans un corps-franc, il était de ces soldats qui patrouillaient et combattaient dans la forêt de la Warndt, en Moselle, célèbre au temps de la « drôle de guerre » par la mention qu'en faisait souvent le G.Q.G.

Un soir de décembre 1939, son groupe tomba dans une embuscade meurtrière, deux hommes furent tués, trois ou quatre blessés ou... prisonniers, dont lui-même. La guerre finissait avant que de commencer vraiment. Quelques jours après, Bernard se retrouvait dans un camp en construction, dans

le Palatinat. Des soldats polonais faits prisonniers quelques mois auparavant, campaient en ce lieu loin de chez eux. Bernard et les rares français arrivés avant lui se sentaient paradoxalement isolés parmi ces captifs qui ne cachaient pas à leur endroit une animosité inexplicable...

La vie au camp n'était pas dure à l'excès, mais la nourriture insuffisante et le désarroi consécutif à sa capture affectèrent considérablement le moral de Bernard. L'hiver de glace et de froid, comme il n'en avait jamais connu dans le village du bord de mer où il était né, vint ajouter à son cafard et à sa mauvaise humeur. De tempérament pacifique, il lui arrivait de chercher la bagarre, surtout avec les « polaks » qui avaient le don de l'irriter particulièrement — il ne savait pourquoi, peut-être une certaine morgue ou une tendance à « se placer ».

Allongé sur sa paillasse, il rêvait des heures entières à ce qu'avait été sa vie de vingt ans. De famille modeste, pauvre même, il avait comme des millions de garçons de son âge vécu dans l'insouciance propre à la jeunesse, à l'écart des engagements passionnés, mais très inconscient des dangers qui montaient à l'horizon international.

Plongé comme « boursier » dans des études qu'il croyait, sans trop de conviction peut-être, pouvoir mener à leur terme, le coup de tonnerre du 3 septembre allait changer sa vie dans des conditions qu'il ne pouvait soupçonner.

Ces premiers mois de captivité, qu'il espérait naïvement épuiser « pour le compte », Bernard passa dans une sorte d'insouciance « éveillée » que troublaient seules, à certains moments, la brutalité et l'arrogance de ses geôliers, espèce inconnue qui lui paraissait n'avoir rien de commun avec les images de uhlands et de prussiens de ses livres d'histoire ! L'irruption soudaine en juin et juillet 40 de milliers de prisonniers français et belges le surprit désagréablement et lui fit comprendre que les jeux étaient faits... pour longtemps. Désormais, son destin serait celui de ces prisonniers de toutes nationalités qui, par millions, vécurent les années de la guerre dans l'Allemagne de Hitler. Dieu seul savait le destin de chacun. Travail forcé, ennui et solitude, chiches instants de « bonheur », et quelque espérance... Soixante-cinq mois dura l'exil.

En ce mois de mai 1945, libéré et libre, Bernard roule vers la France. Le cauchemard a pris fin, mais il a laissé ses traces dans son corps et dans son âme. Il a plus appris de la vie et de l'homme en cinq ans que durant toute sa vie antérieure. Il a vu à l'œuvre comme jamais le bien et le mal, et tout son être en a été choqué. Les valeurs de son enfance et de son adolescence s'étaient peu à peu défilées et sa foi elle-même ne sortait pas indemne de l'épreuve. La conscience qu'il avait, en l'instant présent, de sa transformation ne faisait pas de doute. Il était quelqu'un d'autre mais il ne savait pas encore qui, sinon celui qui rentrerait au foyer, comme des milliers d'autres hommes partout dans l'Europe déchirée et détruite.

De la fenêtre de son compartiment, il accompagna des yeux ces paysages de France dont il a tant rêvé, là-bas, dans ce pays du bout du monde... pourtant si près de sa maison, de ses landes et de ses grèves aux galets gris. Mais voici, sur le seuil des siens sont là qui l'attendent, prévenus de son arrivée. Les yeux de tous sont mouillés de larmes de joie. C'est la résurrection.

La première émotion passée avec les premiers jours, Bernard devenait peu à peu comme étranger aux êtres et aux choses qui l'entouraient. Le seul bruit du ressac sur la plage lui demeurait familier. Il ne reliait pas de façon cohérente le présent et son passé antérieur et ce sentiment curieux l'obsédait. Questionné, ses réponses surprenaient. Et quand il risquait une explication, il voyait bien qu'on ne le suivait pas. La captivité, cette grande cassure dans sa vie, personne ne semblait vouloir faire l'effort de comprendre ce qu'elle avait été, on l'effleurait à peine en parlant de la faim, du froid ou du travail forcé — son aspect étroitement matériel —. Il était revenu et cela seul importait, tant d'autres n'avaient pas eu cette chance... Face à son désarroi, Bernard restait seul.

Manifestation pathologique personnelle ou phénomène plus commun, et variable, il était alors incapable de répondre à sa propre interrogation. La réadaptation, longue et difficile lui apprit que l'homme est une créature fragile et que, à l'égal de l'arbre arraché par la tempête, son réenracinement ne va pas sans dommage.

La reconquête de son identité, voilà quarante ans après ce qu'évoque pour lui le mot retour... (..)

LA LIBERATION DU Kdo 528

A la demande de notre sympathique ami Terrau-bella, je vais essayer de me replonger 40 années en arrière... 40 ans!... ce n'est pas possible! Le temps a passé comme un éclair... contrairement à mes cinq années de captivité qui m'ont paru longues... longues. Sans parler des derniers jours où nous attendions les Anglais arrêtés à quelques kilomètres de notre kdo, sur l'autre rive de l'Elbe... Une éternité!...

Nous étions sur des charbons ardents, énervés à un point que je ne saurais décrire, surveillant sans arrêt la route par laquelle nous espérions les voir déboucher... Et les heures passaient, passaient sans rien voir venir. Que faire en attendant?

Plusieurs d'entre nous suggèrent de désarmer les gardiens et de veiller à ce qu'il n'y ait pas de grabuge lors de l'arrivée des alliés; ce que nous fîmes sans rencontrer de résistance. Voilà, maintenant nous étions maîtres de notre kdo! Sur le toit nous avions peint en grosses lettres « Prisonniers of War », et lorsque les avions anglais traversaient le ciel au-dessus de nos têtes, ils se balançaient pour nous montrer qu'ils avaient vu l'inscription. Et l'attente continuait. Les faux bruits aussi. En particulier celui qui annonçait l'arrivée d'une compagnie de S.S., ce qui eut pour résultat de retourner l'opinion de la majorité des prisonniers contre ceux qui avaient désarmé les gardiens: 5 années de captivité, 5 années de souffrances, 5 années de privations et risquer de se faire descendre pour une connerie de dernière minute! Voilà ce que je commençais à entendre de toute part et ce n'était guère réconfortant, d'autant plus que je finissais par me demander s'ils n'avaient pas raison?

Heureusement, quelques jours après, au moment où l'atmosphère devenait de plus en plus tendue, un cri retentit: « Les voilà! Les voilà! Les chars anglais! » Ce ronronnement a été la plus belle musique de mon existence et c'est en tremblant que je me précipitais, accompagné de tout le kdo, au devant de l'armée de libération. Une joie pareille, on ne peut la ressentir qu'une fois dans sa vie et je ne l'oublierai jamais. La plupart d'entre nous avait les larmes aux yeux et tous pensaient aux jours de bonheur qui les attendaient en France.

Presque tous les prisonniers foncèrent pour préparer les quelques pauvres affaires qu'ils désiraient emporter avec eux. Quelques-uns partirent en ville, à la recherche d'occasions pour assouvir leur vengeance auprès d'allemands ayant été pour le moins peu compréhensifs envers eux... Mais pour la majorité, dont je faisais partie, le bonheur de retrouver la liberté primait tout.

Pourtant, je m'étais promis que si jamais je retrouvais ce salaud de Wachman que nous avions surnommé « Patachon », je lui ferais son affaire. Et le destin a voulu que l'un des premiers allemands que je rencontre fut cette brute. Mais il n'était pas seul. J'ignorais qu'en nous quittant il avait été muté comme gardien auprès des prisonniers russes, et vu sa conduite si « amicale » ces derniers étaient en train de lui faire un mauvais sort. Malgré ma rancœur vis-à-vis de ce vaurien, je m'éloignai rapidement, éceuré par ce spectacle.

Une pagaille énorme régnait en ville. Les prisonniers n'avaient qu'une hâte: rentrer... mais comment?

Je croisai un militaire anglais et, en le saluant, lui posai la question: « Il n'y a donc pas un responsable à qui parler? » Ce dernier me répondit du tac au tac: « C'est moi le responsable commandant cette unité, mais il n'y a donc pas un représentant des prisonniers? » C'est ainsi que nous fîmes connaissance et il m'emmena dans son bureau.

D'emblée il me posa la question: « Connaissez-vous bien la région? Si oui, voulez-vous faire partie d'une équipe chargée de détecter les criminels de guerre et aider à procéder à leur arrestation? »

J'acceptai, mais en échange lui demandai de s'occuper du rapatriement. Bien sûr, me dit-il, mais d'abord il faut l'organiser et cela va demander quelques jours. En attendant il y a un problème: de tous côtés arrivent des civils français, polonais, yougoslaves, etc... et je ne vois pas le moyen de les nourrir tous.

Je lui signalai qu'un arrivage de la Croix-Rouge était entreposé à Lubeck et que cela résolvait le problème. Cela ne résoud rien du tout, me répond-il, Lubeck est encore aux mains des allemands!

Et c'est ainsi qu'avec mon ami dévoué Lacaze, je partis chercher le ravitaillement à Lubeck, muni du laissez-passer allemand que je détenais déjà en tant qu'homme de confiance de compagnie et d'un sauf-conduit anglais.

Notre aller et retour en camion se passa sans aucun incident; l'armée allemande s'était dissoute dans la nature. La guerre était finie.

Comme promis, toujours accompagné de mon ami Lacaze, j'allais avec quelques militaires anglais procéder au désarmement et à l'arrestation de quelques fanatiques incurables.

Tout avait l'air de bien se passer et je partis me renseigner auprès de mon ami Rousslet, à Schelswig, (homme de confiance du Stalag XA), au sujet du rapatriement des prisonniers.

En revenant, le kdo s'était vidé de ses hôtes qui tentaient de rentrer en France par leurs propres moyens. Ils étaient remplacés par des civils de toutes nationalités qui avaient fait main basse sur les affaires qui restaient, y compris les miennes et celles des quelques copains amis qui m'attendaient.

J'appris qu'entre temps, à quelques kilomètres de là, des S.S. avaient attaqué un kdo russe et décimé la plupart de ces pauvres prisonniers! Les anglais étaient tellement horrifiés qu'ils en tremblaient d'émotion. Je crois qu'il a fallu de tels

exemples, ainsi que les camps de la mort, pour qu'ils comprennent ce qu'était un S.S.: un fauve enragé.

Je restai encore un peu de temps avec eux, car, le 7 mai, le commandant anglais (Lieutenant-Colonel TOWN) me convoqua pour m'informer que je courrais de gros ennuis en prolongeant mon séjour et que je risquais de ne jamais revoir ma patrie. Il paraît que je n'étais pas très bien vu de certains allemands!

Il me donna l'autorisation de réquisitionner 2 voitures allemandes et me remit un laissez-passer demandant aux armées alliées de nous fournir en carburant jusqu'à Paris et dont voici le texte:

« Sgt VERBA of 21 st Inf. Regt. with 5 compatriots is authorised to cross the ELBE en route for Paris in two cars. Sgt VERBA has been checked by the Field Security Police and has given considerable assistance in the organisation of liberated PW camps and has also given valuable information regarding war crimes ».

Et c'est ainsi qu'avec Lacaze et Laquière dans une voiture et nos 3 amis dans l'autre, je quittai sans regrets « Molln in Lauenburg » en direction DE LA FRANCE.

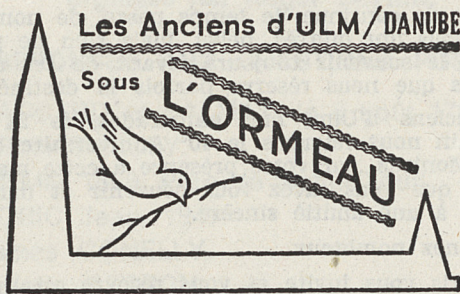
Robert VERBA.

DESTIN

Réjouissons-nous mes chers amis! Nous allons nous réunir au cours d'un fastueux banquet, pour fêter dans la joie le 40^e anniversaire de notre libération.

Quarante ans déjà! Que de changements survenus pendant cette période... Mais nous sommes là, vivants. Comparées à la captivité, ces quarante années ont passé presque sans que l'on s'en aperçoive. Nous les avons vécues entourés de nos familles, amis, souvenirs, et surtout en pleine liberté.

Bien sûr, aujourd'hui, à nos âges, notre avenir est limité, mais sachons apprécier et vivre le moment présent, en acceptant sans nous plaindre ce que le destin nous a réservé. Il nous a été favorable



Pour le XX^e Anniversaire de notre libération, le Père VERNOUX, Président-fondateur des « Anciens d'Ulm », écrivait dans la Plaquette-Souvenir éditée en 1965:

SOUS L'ORMEAU, KOMMANDOS D'ULM

« En latin « ormeau » se dit « Ulmus ». C'est pourquoi « L'Ormeau » fut, dès juillet 1945, un petit bulletin de liaison entre les anciens P. G. d'Ulm qui s'est réfugié depuis dans « Le Lien VB-XA, B, C » dans la rubrique « Sous l'Ormeau ».

Les « Anciens d'Ulm » forment un groupe assez vivant de l'Amicale et ses dirigeants: P. Vernoux, Vialard, Yvonet, Duez, ont été élus au Bureau.

De septembre 1940 à avril 1945 nous avons eu le temps de nous connaître, de nous estimer, de nous aimer. Ulm en Wurtemberg avec Neu-Ulm en Bavière (60.000 h.) était une ville militaire et industrielle. D'ou des kdos spécialisés pour des usines à but militaire (Magirus, Wieland, Eberhardt) et pour des travaux de manutention.

Ces kdos étaient établis dans des forts (Kuhberg, Vorwerk 13) ou en des baraquements (Ganswiese, Gazwerk, Ott, Karlsborer, Schwedenturm) et même dans un café-cabaret (Rotochsenkeller).

Jusqu'en 1943, ces kdos étaient rattachés au Stalag VA à Ludwigsburg (90 km), mais ils furent alors transférés au Stalag VB à Villingen (110 km). Cette distance eut l'avantage d'organiser tous ces kommandos comme un sous-stalag, avec ses hommes de confiance de compagnie (Aube pour les français, Metillon pour les belges), avec des hommes de confiance pour chaque kdo (Samèle, Aubrège, Clergeot, Peyrègne, Lesueur) avec infirmeries et docteurs au Kuhberg (Drs Etiennet, Girod, Riolacci, Guillaume, Laur) et au Worwerk 13 (Drs Rollier, Marsault, Savelli, Richard, Girard qui avait été envoyé à Sigmaringen pour devenir le médecin personnel du Maréchal Pétain) avec ses aumôneries au Kuhberg (Abbés Fargier, Derisoud) et au Vorwerk 13 (P. Vernoux).

Le travail était quelque chose d'imposé. Les loisirs, eux, s'organisaient d'une façon spontanée et libre. Des troupes très bien exercées donnaient, dans les petites salles des kdos ou sur de grandes scènes en ville, des spectacles de choix, avec des pièces du répertoire: « L'inconnu », « Vingt jours à l'ombre », « Trois, six, neuf », « l'Habit vert », « Le Roi »... Des orchestres naquirent un peu partout dans les kdos, très réduits ici, grands ensembles au Kuhberg et au Ganswiese avec Léon Kempener. Même un Cercle d'étude d'intérêt général, sous la direction du P. Vernoux et d'E. de Blanchaud, agrégé, donna jusqu'à 93 conférences sur des sujets littéraires ou insolites.

Ulm fut bombardé plusieurs fois, mais spécialement le 17 décembre 1944, les 1^{er} et 4 mars 1945. En cinq ans, trois de nos camarades furent tués, du fait des bombardements ou des tirs de mitrailleuses d'avion. C'est un miracle qu'il n'y eut pas plus de victimes... »

car nous sommes là, bien vivants, et même si nous subissons les atteintes de différents maux, nous sommes là. Je me répète, je le sais, mais pendant que j'écris ces lignes mes pensées vont vers un de mes amis avec qui j'ai passé plus de quatre années dans la même chambrée.

Il était un peu plus âgé que moi et dans le civil il dirigeait une assez grosse affaire à Paris. Souvent ses conseils m'ont été très utiles et nous nous rendions service mutuellement; si bien qu'à la fin de notre captivité il me fit promettre de venir travailler avec lui dès que nous serions libérés.

Une fois rentrés à Paris nous nous revîmes et dans la joie du retour nous confirmâmes notre accord de travailler ensemble.

Pour arroser cela, Raymond m'invita à fêter notre entente dans une boîte de nuit.

Malheureusement, un contretemps imprévu m'empêcha de m'y rendre et le lendemain, en téléphonant pour m'excuser, j'appris qu'il avait été assassiné. Bouleversé, assommé, je n'arrivais pas à le croire. Quoi? 1 année de guerre... 5 années de captivité... et se faire tuer en France! Ce n'était pas possible!

Je fis mon enquête et j'appris que mon pauvre ami s'était interposé dans une querelle entre américains et souteneurs français. Ces derniers eurent le dessous, mais ils attendirent Raymond à la sortie pour le larder de coups de couteaux. Voilà... C'est ça la destinée.

Excusez-moi de rapporter ces faits qui n'ont qu'un lointain rapport avec notre Anniversaire, mais j'ai voulu par là démontrer que nous devons nous sentir doublement heureux de pouvoir nous rencontrer quarante années après. Nos camarades disparus auraient certainement été ravis de pouvoir être parmi nous!

Ils le seront dans notre mémoire, j'en suis sûr, et les effluves de cette amitié inaltérable leur parviendront où qu'ils soient.

A bientôt, mes chers amis.

Robert VERBA.

Notre ami belge, Fernand Gilles, ancien pensionnaire du Kuhberg, est l'auteur d'un livre sur sa captivité et en particulier à Ulm. Notre ami l'Abbé Robert Javelet, l'auteur de la préface, a écrit:

« Le Mont des Vaches » est une œuvre unique. Par centaines, des écrivains, plus ou moins habiles, ont conté la vie des camps; des poètes l'ont chantée; des artistes l'ont illustrée. Fernand Gilles, comme eux, et d'une plume alerte ou éloquente, décrit l'existence sordide des kdos et au Stamlager. Ce qui surtout caractérise son art, c'est l'éclat qu'il donne à l'impressionnisme. La citadelle du Kuhberg est peinte à touches d'humiliation, de nostalgie infinie et de misère douloureuse. La couleur sue l'humidité et les larmes... »

De sa rencontre avec le sinistre Kuhberg, notre ami Fernand Gilles, nous livre, dans « Le Mont des Vaches » ses impressions:

« ...De la Hauptbahnhof au Kuhberg, les nombreux raidillons de la route avaient tôt fait de malmener mollets et talons, blessés depuis longtemps par des bas ajourés et des godillots en mauvais état. Puis il y avait encore un chemin creux, un dernier chemin creux à grimper sans une pause, un dernier chemin creux qu'il allait falloir descendre chaque matin et monter chaque soir, un dernier chemin creux débouchant sur un large parvis désert ouvert à tous les vents, avec, au fond, des murs et des tours à créneaux, des douves vides de château-fort, un pont-levis.

O Kuhberg, le temps n'effacera jamais, dans les yeux, l'âme et le cœur de ceux qui furent tes hôtes malheureux, le souvenir de ton couloir étroit où résonnaient déjà les cris rauques de « Spada », ton premier chef de camp, bandit corse de surnom et Feldwebel de son état, passionné de cravaches tressées, de foulées intégrales — jusqu'aux racoins —, de rassemblements répétés et de chiens policiers. Le temps n'effacera jamais, non, dans les yeux, l'âme et le cœur de ceux à qui, le soir, tu apparaissais, ô Kuhberg, comme un havre inespéré de repos et de paix, le souvenir de ces autres couloirs divergents, s'ouvrant soudain à la lumière du jour en un chemin plus large, grimpant encore, aboutissant là-haut aux deux ventaux massifs d'une lourde porte de forteresse.

A droite, l'installation extérieure et rudimentaire d'un lavabo à deux robinets faisait miroiter aux yeux inaccoutumés au décor la promesse fallacieuse d'un luxe inattendu dans des lieux aussi sales. Sur le fronton couronnant l'entrée du « Bunker » de gauche, une courte maxime — on la disait extraite de « Mein Kampf » — mêlait ses lettres gothiques aux traits irréguliers d'un aigle teuton grossièrement dessiné.

Différents par leur situation et par la disposition de leur ancre, « La Pompe » et « L'Aigle » se réunissaient secrètement par des couloirs souterrains, certains habités, certains vides. Que de jours, de mois et d'aventures, que d'efforts, de croquis et de cailloux à la Petit Poucet fallut-il aux captifs avant qu'ils pussent dresser le plan de ces innombrables « Bunkers » aux alvéoles sans air, sans lumière, suintant par toutes les failles de leurs murs et par tous les pores de leur sol!

De chaque côté de ces cavernes où les quelques centimètres carrés d'un étroit créneau laissaient passer le jour à peine, deux lits superposés offraient leurs paillasses infectes à une vermine abondante et prolifique, à une froide humidité pénétrante, à toutes les ombres lugubres s'y mouvant.

Recouvrant « L'Aigle » et « La Pompe » un vaste tumulus de verdure cachait les entrées d'autres

Suite page 6.

QUARANTE ANS : 1945-1985 (suite)

couloirs et d'autres niches, plus petits, plus propres, plus intimes : l'infirmerie, le logis du docteur et de l'aumônier, la salle de spectacle, la chapelle, la demeure des employés permanents du service intérieur (hommes de confiance français et belge, interprète, cuisiniers, tailleurs, cordonniers, chef de camp).

A mi-chemin vers « L'Aigle », dans le baraquement camouflé des cuisines, une tisane chaude se préparait dès trois heures et demie du matin, été comme hiver. De dix-huit à vingt heures s'y distribuait la soupe du dernier repas, celui de midi étant pris aux usines. Le corps de garde occupait le premier étage de la rotonde d'entrée dont le rez-de-chaussée, à gauche et à droite de ses couloirs, donnait accès à la salle des fouilles, à celle des « pluches », à celle des conserves et des colis. De ce rez-de-chaussée, un escalier étroit, en colimaçon descendait « aux enfers », un cachot tout noir, à l'eau stagnante, avec un seul petit crâneau donnant sur la douve vide, à l'ombre du pont-levis.

A première vue, le Kuhberg paraissait un ouvrage fortifié plutôt que le camp de prisonniers de guerre qu'il était, après avoir abrité — disait-on — de nombreux autochtones hostiles au nazisme... »

Ainsi, comme le signale Fernand Gilles dans ses avant-propos : « Pendant près de cinq années, de juillet 1940 à mi-avril 1945, nombreux furent les prisonniers de guerre français occupés à Ulm par des usines à fabrications militaires ou à maintenances multiples ».

C'est dire que les objectifs bombardés furent nombreux.

Notre déception, fin d'année 1944, fut très grande.

Comme nous étions loin de l'optimisme qui régnait, l'année précédente, en ces joyeuses fêtes de Noël et du Jour de l'An, où nous avions tous espéré être de retour chez nous l'année suivante.

1944 s'annonçait pleine de surprises et le dernier quart d'heure était encore loin. Jamais l'hiver n'avait semblé si long et la neige n'en finissait pas de fondre. Les alertes se succédaient plus rapprochées, les alliés gagnaient du terrain en Italie.

Enfin, comme une bombe... le débarquement en Normandie. Les durs combats, et ce fut la riposte allemande avec l'arme secrète qui entre en action contre Londres... un avion sans pilote, croyait-on, avant de l'appeler V1. Sur tous les fronts la bataille fait rage. L'attentat manqué contre Hitler, en juillet, n'est-il pas le prélude d'un mécontentement général ? L'avance alliée en France est foudroyante. Paris libéré, puis Bruxelles. Mais les combats sont durs depuis Belfort jusqu'à Aix-la-Chapelle. Et voici octobre : le front semble se stabiliser.

Les alliés préparent-ils leur grande offensive ? Envahir l'Allemagne ?...

Les Russes progressent à l'Est. Roumanie, Bulgarie, Finlande ont capitulé.

40^e Anniversaire du Retour

Cérémonie du 14 Avril 1985 à Paris - Porte de Versailles - Organisée par la FNCPG-CATM

PROGRAMME :

- 8 h 30 : Office œcuménique.
- 9 h 30 : Le Grand Orchestre de C. Delviver.
- 10 h 15 : Cora Vaucaire.
- 10 h 50 : Los Calchakis.
- 11 h 15 : Patrick Burgel.
- 11 h 50 : Lucien Lupi et Dany Lauri.
- 12 h 25 : Nicole Rieu.
- 12 h 50 : Les Palata.
- 13 h 20 : La Féerie des Eaux de Peter John.
- 14 heures : La Batterie Fanfare de la Garde Républicaine.
- 15 h 10 : Séance officielle. Allocution.
- 17 heures : Nicoletta.

Durant toute la journée « RETROUVAILLES » au stand du Comité National d'entente P.G., aux emplacements réservés aux amicales (Zone 2) s'il fait beau temps dehors le long du hall n° 5).

La zone n° 1 est réservée à l'animation permanente (programme ci-dessus) et à l'Office œcuménique.

Zone n° 2 : stands des diverses activités de la Fédération, Comité d'Entente, stands régionaux des Associations Départementales, exposition sur la captivité et la guerre en Afrique du Nord.

Zone n° 3 et 3 bis réservées à la restauration (zone 3 les plateaux repas froids ; zone 3 bis restauration traditionnelle).

INSTRUCTIONS DE LA FEDERATION :

Droit d'entrée : 30 F par personne, matérialisé par une plaquette-programme et un badge au sigle de la Fédération. Se les procurer soit auprès des Associations Départementales, soit à l'U.N.A.C., 46, rue de Londres, 75008 Paris, avec le règlement et les frais de poste pour l'envoi, cela avant le 15 mars 1985 dernier délai.

Ceux qui veulent profiter de la restauration à l'intérieur du Parc des Expositions doivent en faire la réservation avec leur droit d'entrée. Proposition pour les repas :

- zone 3 : prix du plateau repas : 80 F, comprenant : coeurs d'artichauts, terrine de veau et de légumes, contrefilet rôti, blanc de dinde, carottes grelots, salade algérienne, fromage, tarte aux fruits, 1/4 boisson, pain (le tout dans un coffret jetable avec couverts, serviettes et condiments). Service de 11 heures à 15 heures.

- zone 3 bis : restauration traditionnelle à 130 F, comprenant : croustade de jambon au madère, pièce de bœuf rôtie aux herbes, pommes fondantes, plateau de fromages, tarte aux fruits, café, vin (Sauvignon, vin de

Mais déjà l'hiver est apparu, la neige aussi ; l'offensive alliée tant attendue n'aura pas lieu... mais, par contre, les allemands en lancent une, bousculant et poursuivant tous les alliés en Belgique.

Décembre 1944, c'est l'effroyable bombardement d'Ulm ; pas de trêve pour Noël que nous devons fêter chez nous.

Voici 1945 ; il neige et les ruines fumantes disparaissent sous le manteau blanc, tout est désorienté. « Gruss Got » a remplacé le « Heil Hitler ». Les alliés se sont laissés surprendre. Von Rundstedt va-t-il gagner la deuxième manche ? Non, les Russes attaquent sur tous les fronts. Varsovie est prise et la ruée sur Berlin déclenchée. Alors, l'espoir renaît, mais l'alerte avait été rude. L'offensive allemande des Ardennes est stoppée et l'avance des alliés est reprise. Les alliés ont franchi le Rhin ; cette fois plus de doute : « Ils » sont en Allemagne ; après tant de printemps perdus, celui de 1945 était plein d'espérance.

Et ce furent les derniers jours. Le dernier quart d'heure avait sonné. Le départ dans la nuit... un regard d'adieu sur Ulm en ruines. Ce passage du Danube, sur le seul pont intact, une vision dantesque et d'horreur.

De cette ville n'émergeait que la cathédrale, lançant sa flèche intacte vers le ciel, comme pour implorer Dieu.

Pendant deux jours, ce fut la longue marche vers l'Est sous une pluie fine. Puis apparurent bientôt aux fenêtres des villages que nous traversions les drapeaux blancs. Nos gardiens avaient disparu et tout à coup, venant à notre rencontre, une petite voiture rapide montée par quatre hommes. Arrivée à notre hauteur, celle-ci ralentit ; l'un des hommes se lève, couvert de poussière, casqué, barbu, et nous crie avec accent : « Vive la France ! » C'étaient les premiers américains libérateurs. Les drapeaux s'agitent, sortant des poches, des sacs, où ils étaient camouflés.

Il est 14 h 30. Le ciel s'était dégagé, le soleil souriait à travers un nuage et des larmes perlaient sur bien des yeux.

Le dernier quart d'heure était passé.

La liberté rendue. Demain, le retour en France. Il me semble que c'était hier et pourtant quarante ans se sont écoulés.

La vie continue, le temps passe, de nombreux amis nous ont quittés, hélas, mais rien ne pourra effacer le souvenir toujours vivant de ces années cruelles que nous réserve parfois la destinée.

Anciens d'Ulm, mes camarades, le 24 mars prochain nous fêterons le 40^e Anniversaire du retour. Montrez, par votre présence à cette manifestation que vous savez vous souvenir et demeurez fidèles à une amitié sincère.

Venez nombreux.

Paris vous invite et vous recevra.

Lucien VIALARD

en collaboration avec Henri PERRON.

NOS CAMARADES BELGES DANS LA PEINE

Peine que nous partageons tous. Une lettre reçue trop tardivement de notre camarade belge DUFOUR nous apprenait le décès brutal, survenu le 14 novembre 1984, à Dour (Belgique) de Léon KEMPENER, Ancien d'Ulm, kdo Ganswiese.

Camarade actif, dévoué, serviable, il ne comptait que des amis dans son kdo parmi les belges et français. Sa bonne humeur, son optimisme, réconfortaient bien des camarades.

Il avait su organiser et monter, avec quel succès, un orchestre qui faisait l'admiration et l'envie de bien des kdos. Je me souviens d'une présentation, rien ne manquait : la tenue, l'exécution, jusqu'à l'Indicatif. On ne pouvait qu'applaudir vivement devant une telle réussite, tant de travail, de patience... surtout avec des moyens très réduits.

Hélas, avec Léon KEMPENER, la liste s'allonge chez nos camarades belges cette année : Mme DUFOUR, nos camarades MARCHAND, STORDER, WANDERAWROT.

A Mme KEMPENER, à sa famille, les Anciens d'Ulm français présentent leurs sincères condoléances et regrets, avec leur douloureuse sympathie attristée.

Les Anciens du Ganswiese
Ulm - V.B.

CEUX DU WALDHO

Le 24 mars 1985, ceux du Waldho fêteront ensemble le Quarantième Anniversaire de notre libération, à un mois près. Le Waldho fut en effet libéré le 21 avril 1945. L'auteur de cet article avait été libéré, lui, en avril 1943. Deux ans de moins que les camarades restés à l'hôpital, c'est appréciable !... Et pendant ces deux ans ma pensée constante était tournée vers mes amis captifs. Par lettres, par visites personnelles, pour ceux de mes camarades qui m'avaient donné, lors de mon départ du Waldho, les adresses de leurs familles en France, j'essayais auprès de ces dernières de calmer leurs angoisses et leurs craintes en leur décrivant la vie qui se déroulait quotidiennement au Waldho. Cela les rassurait. Evidemment ce n'était pas un Eden que je leur présentais par mes écrits ou par la parole, mais c'était quand même assez rassurant. Mais il restait quand même une inquiétude persistante, avec ces S.S., avec ces fanatiques... allez donc savoir ! En effet, avec ces gens là on n'était sûr de rien. Aussi ce fut un énorme « ouf ! » de soulagement que nous poussâmes tous lorsque nous apprîmes, en France, la libération du Waldho et ce, le 21 avril 1945...

Je vais passer la plume à un témoin de cette libération, hélas décédé depuis, à notre ami le Docteur France TRIPIER, Médecin Lieutenant-Colonel du Cadre de Réserve ex-chirurgien du Waldho et qui fut, dès sa rentrée en France, un ardent amicaliste et un fidèle lecteur du Lien, que nous remercions tous. Il m'avait pour la célébration du XX^e Anniversaire de notre libération adressé le compte rendu de cette journée mémorable du 21 avril 1945 :

« Depuis des mois, nous notions l'avance des alliés, sur la grande carte d'Europe que nous avions dessinée sur un des murs de la salle à manger et, tour à tour enthousiastes ou abattus, optimistes ou broyant du noir, nous attendions, bien forcés, et sans courrier de France.

Enfin, une nuit, du haut de l'hôpital, nous suivîmes la progression des chars vers Villingen, grâce à la lueur de départ de leurs obus. Et l'aube radieuse du 21 avril se leva. Nos sept ou huit gardiens enfermés dans le poste de garde aux bons soins d'un P.G. armé d'un de leurs fusils (un Lebel), nous vîmes arriver trois chars : zut ! des Américains ! Eh non, c'étaient des Français, mais équipés par les U.S.A. Ils ne firent que passer. Peu après, une Médecin Lieutenant, en vareuse et jupe, ses beaux cheveux débordant du casque, sautait lestement d'une jeep et réclamait l'un de nous, son frère. Une femme de France, l'air du pays qui venait à nous. Et l'après-midi, ce fut le délire : un bataillon du 27^e R.I. défilait sur la route bordant l'hôpital, et ces gars de chez nous, que nous acclamions, qui nous jetaient du pain et des cigarettes, portaient, eux, notre uniforme de 1939, et notre casque à crête. Il pleuvait un peu, mais ça cachait nos larmes, car nous pleurions tous, Français, Polonais, Belges et Serbes. Enfin le cauchemar était fini, nous étions libres (et un peu fous).

Libres ! Pas tout à fait. Fallait-il encore rentrer en France, et avec nos malades, évidemment. Impossible de franchir ailleurs qu'à Kehl et l'armée ne pouvait distraire de ses moyens aucun véhicule. Il fallait attendre le rapatriement officiel... ultérieur...

Le lendemain, une tuile : nous apprenons que le Waldho est en pleine ligne de feu et qu'il faut l'évacuer. Heureusement, grâce aux sanitaires prêtés par la Division, nous pouvons en quelques heures évacuer tout notre monde, et nous reloger dans un hôpital allemand de Villingen. Ouf !

Mais nous n'étions pas au bout de nos angoisses. Une nuit, 12 000 allemands, refoulés des environs, imaginent de forcer le passage à Villingen pour filer vers l'est. Ils sont venus jusqu'à quelques centaines de mètres de nous avant d'être refoulés.

Et le lendemain, l'horizon s'éclaircit. Un médecin capitaine, ex-P.G. au Waldho et évadé, venu nous voir, nous apprit qu'il s'occupait, à l'Etat-Major, des transports sanitaires et pourrait nous prendre nos malades, peu à peu. En quelques jours, par petits groupes, tous étaient évacués. Cette fois, mission remplie, nous étions vraiment libres.

Alors, ce fut le grand départ, et un départ spectaculaire, avec des véhicules réquisitionnés (Comment ? Secret professionnel !) : un camion à gazogène conduit par un allemand, réquisitionné lui aussi, une camionnette à essence, et une moto

M. S.

chevauchée en serre-file par notre dynamique pharmacien. Notre médecin-chef était parti en avant avec une V.L. remontant vers Kehl, par la route suivie par les troupes qui descendaient vers le sud, nous avions notre petit succès. Il faut dire que nous arborions deux drapeaux immenses, un bleu, blanc, rouge et une croix-rouge (drap, bleu de méthylène et mercurochrome).

A Freudenstadt, encore fumant d'incendies, nous couchons dans un hôpital allemand, dont le personnel évacue ses chambres pour nous les donner ! Ce que c'est que d'être vaincus !

Le lendemain, à midi, halte dans un ravissant vallonné, près d'un ruisseau, pour casser la croûte. Arrivée en trombe d'un side-car d'où bondit un capitaine qui nous apprend que, d'en face, il surveillait un régiment de S.S. retranché dans un bois, à 300 mètres de nous. Nous avons préféré nous éloigner de ces voisins inquiétants !

Et le soir nous arrivons à Kehl, où nous avons été hébergés par la police militaire. Premier repas dans une popote française (sans rutabaga). Mais, jusqu'au bout, il nous fallait des émotions. Au cours du repas, nous apprenons qu'une maison voisine flambait, que sa cave était un entrepôt de torpilles d'avions, et que les canalisations d'eau d'incendie étaient coupées. Il pleuvait averse mais, tout de même, l'endroit était malsain et pour notre dernière soirée en Allemagne, cette perspective de feu d'artifice nous enchantait fort peu. Les pompiers de Strasbourg avec l'eau du Rhin, réussirent à éteindre le feu, et nous, quoique énervés, nous pûmes enfin dormir.

Le lendemain, nous franchissons le Rhin pour entrer à Strasbourg. C'était le 28 avril et nous pouvions chanter : « Ça sent si bon la France ! »

Ainsi se terminait l'épopée Waldho. Elle avait commencé, pour moi et deux autres français (un 1^{er} classe : ESPAGNOL, auvergnat de Clermont-Ferrand et un sergent, auvergnat également, mais de Limoges, son nom ne m'est pas resté en mémoire) le 9 juillet 1940. Une ambulance militaire allemande nous avait amenés à l'hôpital de Donaueschingen, jolie petite ville située à 12 km de Villingen et à 17 km de la Suisse, où le Danube prend naissance au confluent de deux rivières, la Brisach et la Berg. Nous quittions un véritable paradis. L'hôpital de Donaueschingen, tout flambant neuf, à l'époque, construit sur une colline dominant la vallée du beau Danube, face à la Suisse toute proche, ressemblait à un palais des Mille et une Nuits. Sa peinture blanche en rehaussait l'éclat. L'hôpital était réservé aux soldats autrichiens blessés pendant les campagnes allemandes. Une chambre de transit était réservée aux blessés français. Le personnel était impeccable... et gentil pour les trois « Franzosen » que nous étions. Une infirmière nous avait été attribuée... et quelle infirmière !... une blonde fille « aux grands yeux de biche » comme disait ESPAGNOL qui chassait le gros gibier en Auvergne... et qui venait, tous les matins nous apporter un copieux petit-déjeuner... « Mangez, petits soldats français ! » disait-elle en entrant dans notre chambre. Dans la journée, les soldats autrichiens venaient nous rendre visite et nous apportaient cigares et cigarettes... Nous aurions bien voulu que le « transit » dure longtemps ! Hélas, au bout de quinze jours de « farniente » un ordre vint qu'il fallait nous conduire à Villingen où un hôpital occupé par les Polonais allait être réservé aux blessés français, car un stalag, le VB, allait être ouvert pour des prisonniers Français et Belges. Dire que nous reçûmes cet ordre avec satisfaction serait mentir ! Nous fimes plutôt une drôle de g... ! La blondinette aux yeux de biche vint nous remonter le moral en nous apportant un copieux petit-déjeuner... « Ça vous aidera à tenir le coup ! » nous dit-elle avec un beau sourire... et déposa, sur nos fronts purs, un délicat baiser. C'était l'adieu de Donaueschingen ! « Crois-tu, me dit le limougeaud, que nous allons trouver la même chose au Waldho ? » — Faut vivre d'espoir, lui répondis-je.

Mais si l'espoir ne fut pas long à s'envoler. Quand nous franchîmes la barrière de barbelés qui donnait accès au bâtiment que nous allions habiter, nous vîmes par les hublots de l'ambulance, un grand chalet montagnard qui n'avait rien d'un hôpital et dont la construction remontait au siècle dernier.

Des infirmiers polonais nous sortirent de l'ambulance et nous déposèrent, toujours sur nos brancards, dans le hall de cette bizarre maison. Venir d'un palace et tomber dans une mesure... quelle affreuse déception !

Eh bien c'était là le Waldhôte ! Nous étions les trois premiers français qui avions franchi le seuil de cette maison, le 9 juillet 1940 et l'occupation devait durer jusqu'au 21 avril 1945... CINQ ANS !

Oui, nous allions vivre cinq ans dans cet enclos ! Heureusement que nous pensions, déjà, à une libération prochaine. Pourtant une constatation nous donnait à réfléchir : Pourquoi nous avait-on amenés, nous qui en avions au moins pour six mois d'hôpital, en Allemagne, si nous devions être libérés prochainement ? Nous aurions dû rester sur place, à Gérardmer, l'hôpital était parfaitement agencé pour accueillir de grands blessés ! Mais on faisait confiance aux bouthéons... Déjà !

Vingt ans après je peux reprendre la description que je faisais du Waldho dans la Plaque de la XX^e Anniversaire :

« Le Waldho, diminutif de Waldhôte (Hôtel de la Forêt) reste le seul vestige imposant du Stalag VB à Villingen. En effet tous les endroits de notre captivité ont disparu un à un, et seul le Waldho est demeuré debout... »

Bâti sur une colline, à 750 mètres d'altitude, entre Villingen et Schweningen, près de la gare de Kernach, il fait face, au nord aux épais fourrés de la Forêt Noire qui vient mourir contre ses murs, et au sud, à la vallée de la Brisach qui s'étend sur 30 km jusqu'à la frontière Suisse.

Le Waldhôte est composé de trois bâtiments principaux. Les annexes ont servi, plus tard, à la réception des prisonniers russes. Le premier bâti-

ment, sur la gauche, en arrivant de Villingen, était réservé aux services administratifs allemands, à la Rotgen-Abteilung, et au fameux Magazin Wolfarth qui occupait tout le troisième étage. Pour aller du premier bâtiment au deuxième, il fallait montrer patte-blanche à la sentinelle postée devant une barrière en barbelés. Passé ce contrôle, vous vous trouviez devant un petit bâtiment curieusement construit en bois et en briques, dont les trois étages étaient ceinturés de balcons, très appréciés par les prisonniers. Ici se trouvaient : au rez-de-chaussée, la pharmacie, les services de chirurgie et de dentisterie ; le reste du bâtiment était occupé par les malades du service chirurgical et les infirmiers. Le troisième bâtiment était de loin le plus important. C'était, avant 1939, le Grand-Hôtel de luxe, le Kurhôte, le deux autres bâtiments servant d'annexes. Les hasards de la guerre en firent le bâtiment principal d'un ensemble hospitalier. On y logea les services de l'hôpital : cuisine, cantine, salle de rapport (dans le hall). Les malades en médecine occupaient les grandes salles du rez-de-chaussée et le premier étage. Au deuxième logeaient les infirmiers et le service de l'Infektion. Au troisième se trouvaient les chambres des docteurs et leur popote. Joutant la construction principale, un jardin d'hiver (une magnifique véranda) qui fut, grâce à l'ingéniosité des prisonniers, transformé en une belle salle de théâtre... »

J'avais, au terme de cette description, écrit que le premier Médecin-chef français qui succéda au Major Polonais, le Commandant RIEGLINSKI, était le Médecin-Capitaine MERLE. C'était une erreur. Le Capitaine MERLE vint plus tard au Waldho. Le premier Médecin-chef du Waldho fut le Médecin Sous-Lieutenant Ernest RAABE, intronisé dans cette fonction à l'arrivée d'un convoi de grands blessés français. La preuve m'en est fournie par un certificat d'origine de blessure et de maladie que je viens de découvrir dans mes papiers, signé par le Médecin auxiliaire français Joseph CESBRON à la date du

9 juillet 1940 et contresigné : « Médecin Sous-Lieutenant, Médecin-Chef français, Ernest RAABE » qui fut remplacé à ce poste par l'arrivée au Waldho du Médecin-Lieutenant SALVAGNIAC. Je m'excuse auprès de ces sympathiques toubibs de cette omission involontaire.

1945 - 1985 : Quarante ans...

Pendant nos cinq années d'exil, nous avons fait fleurir tout au long de ces jours noirs une petite fleur simple et magnifique : celle de l'Amitié. Et c'est cette Amitié que nous vivons maintenant. Cette Amitié qui nous lie au serment que nous avons fait dans les barbelés : Venir en aide au frère qui souffre, à la Veuve qui pleure son compagnon.

Et quarante ans après, ce serment demeure.

Le 24 mars prochain ce sera, au Bois de Vincennes, à Paris, la journée de l'Amitié VB-XA, B, C. Toi, mon camarade du Waldho, tu seras présent pour rendre hommage à cette Amitié qui nous a liés pendant cinq années éprouvantes, et aussi à nos camarades décédés, à ces bons amis trop tôt disparus et dont le souvenir sera toujours dans nos cœurs.

Et notre Amicale aussi aura quarante ans.

Une Amicale vivante, prospère, aux idées jallissantes, aux forces vives.

Une Amicale où chaque membre applique cette ligne de conduite : Puisqu'il faut que tout aime, aimez d'autres que vous.

Alors fidèle à cette ligne de conduite, tu seras avec nous le 24 mars 1985.

Henri PERRON.

CONCOURS SPORTIF du Quarantième Anniversaire

organisé par Roger LAVIER.

I. - REPONSES AUX QUESTIONS POSEES :

- 1) PACCARD et BALMAT, le 8 août 1786.
- 2) BRUNET - JOLY.
- 3) 30 Mai 1868. Parc de Saint-Cloud.
- 4) ROBIC Jean, 1947.
- 5) James CONELLY.
- 6) Colette BESSON.
- 7) GEO André.
- 8) Micheline OSTERMEYER.
- 9) ICKX - BRASSEUR.
- 10) GUILLEMOT, en 14'55"

LE TRAITRE

Chacun se souvient de sa voix, cette voix « française » qui dégoulinait la propagande nazie à la radio de Stuttgart pendant la « drôle de guerre » et après, celle du traître à sa patrie, le nommé FERDONNET.

Voici, extrait des souvenirs de captivité parus dans Le Lien d'octobre 1961, de notre ami Lucien PLANQUE, le dernier « exploit » de ce triste sire :

« ...Libérés par les Français, nous prenions nos repas à la fabrique d'accordéons Hohner, et je me souviens d'un civil habillé en cuisinier et coiffé d'une énorme toque blanche. J'en ignore encore la raison, mais ce civil m'était nettement antipathique. Placé à côté de notre homme de confiance, un brave instituteur des Ardennes, il venait souvent lui demander si nous étions content de la qualité de sa cuisine, en ajoutant qu'il ferait le nécessaire auprès du commandant français pour faire abattre du bétail, « ...les sales Boches nous en ayant assez fait baver ».

Je trouvais que ce gars-là en faisait trop. Et j'ai pensé au fameux proverbe : « Qui prouve trop, ne prouve rien ».

Rentré en France, je ne pensais plus à mon cordon bleu lorsqu'en lisant mon journal je vois qu'un civil, travaillant comme cuisinier et se faisant passer pour un réfugié belge, avait été arrêté aux usines Hohner par un lieutenant de notre 2^e Bureau et passé rapidement par les armes. Ce triste individu était tout simplement : Ferdonnet, le traître de Radio-Stuttgart... »

LA LIBERATION DU 852

Six morts dont 3 du 852, huit blessés dont 2 du 852. C'est le triste bilan de la journée du lundi 9 avril 1945. C'est aussi à ce prix que nous avons payé notre liberté.

Anciens du kommando d'Aschen, rappelez-vous !

Dimanche 1^{er} avril 1945. C'est Pâques. Notre camarade BIENVENU célèbre la messe l'après-midi au kommando. Le lundi 2, jour férié, représentation théâtrale ; nous jouons « Le train de 8 h 47 » qu'un groupe de copains a pu mettre sur pied en se remémorant l'œuvre de Courteline. Mardi 3, reprise du travail dans les fermes, sans beaucoup d'ardeur il faut bien le dire. Et puis, alors qu'allait arriver l'heure de se mettre au lit, voilà que vers 21 heures, arrive l'ordre de repli du kdo.

II. - LES GAGNANTS :

- 1^{er} : CHEMARIN Tony-Denis, rue des Fossés 42630 Regny.
Gagne : voyage à Vincennes et repas (2 personnes)
- 2^e : DENOGENT Fernand-M., La Belle Croix, Route de Sept-Sorts, 77640 Jouarre.
Gagne : Repas-banquet. (2 personnes)
- 3^e : CRUGNOLA Gabriel, Arnould 88230 Fraize.
Gagne : Repas-banquet. (2 personnes)
- 4^e : ADAM Bernard, 32, rue Fr. Bonvin, 75015 Paris.
Gagne : Un lot de livres.

(Compte tenu de la réponse donnée à la question subsidiaire). R. L.

Nous devons sur l'heure aller chercher chez nos employeurs des vivres pour deux jours et nous faisons des paquets de nos affaires.

Mercredi 4, départ pour une direction inconnue. Heureusement, notre gardien réquisitionne une charrette pour transporter nos bagages. Nous passons par Drebber, Rehden et arrivons le soir à Varrel à 10 km au sud de Sulingen, après une marche de trente kilomètres environ. Coucher dans un kommando de Serbes.

Jeudi 5, notre gardien nous quitte car il a reçu l'ordre de se mettre à la disposition de la première unité qui passerait. Nous voilà donc libres et décidons de retourner à Aschen. Avant de nous quitter, notre gardien réquisitionne une seconde charrette pour le transport de nos bagages. Trajet en sens inverse de la veille. A la nuit tombante nous retrouvons notre kommando qui, pendant notre absence, a reçu la visite de quelques pillards.

Vendredi 6 avril, nous apprenons que les Anglais occupent Diepholz. Aussitôt nous les contactons et, en fin d'après-midi, nous allons, en bloc, nous mettre sous leur garde. Ils nous installent dans des baraques situées à la sortie de Diepholz, sur la route d'Osnabruck, occupée auparavant par la compagnie de nos gardiens.

Samedi 7 et dimanche 8, arrivée de nombreux P.G. français, belges et serbes. Organisation du camp.

Depuis notre arrivée, un tank allemand camouflé sur la route de Vechta, au-delà du hameau de Schobrink, ne cesse d'envoyer des obus dans notre direction. Ils sont très espacés et, au début, tombent en dehors du camp. Mais le lundi 9, c'est le drame. Vers 17 heures au lieu de coups espacés, c'est toute une série d'obus qui s'abattent sur le camp. Le premier éclate à l'extrémité d'une baraque et tous de se diriger vers l'abri proche. Le second atteint la même baraque mais du côté opposé devant une des entrées de l'abri. Un pan de la baraque s'effondre avec violence sur tous ceux qui n'avaient pas encore franchi la porte de l'abri. Des morts et des blessés.

Nous faisons le nécessaire pour que les blessés soient transportés au poste de secours anglais et que nos morts reçoivent une sépulture provisoire. A partir de ce moment là, plus personne ne songe à rester au camp. L'alerte a été trop chaude. Nous craignons qu'un nouveau bombardement ne vienne faire encore d'autres victimes, aussi, à la nuit, nous nous dispersons vers des fermes des environs.

Suite page 8

QUARANTE ANS : 1945-1985 (suite)

Le lendemain matin, mardi 10 avril, nous partons par petits groupes constitués selon les affinités. Certains s'en vont à vélos, d'autres en automobiles (mais oui ! il y avait un chauffeur de taxi parisien parmi nous), la majorité à pied. J'en fais partie.

C'est alors une marche forcée de 50 km qui par Lembruch, Lemforde et Osterkappeln nous mène, au bout de deux jours, à Osnabruck où nous restons 3 jours. Puis départ en camion pour Rheine où nous ne restons qu'une nuit. Nous sommes pris en charge alors par des Canadiens qui nous conduisent en avion à Bruxelles. Et puis c'est le train jusqu'à Hazebrouck où nous arrivons le 15. Encore le train et c'est Paris le matin du 17 avril. Un car nous conduit à la Gare d'Orsay, un autre au Gaumont-Palace. C'est fini. Le cauchemar est terminé. Dans quelques instants je vais retrouver tous les miens.

Quarante ans se sont maintenant écoulés depuis ces événements mais je pense que je n'oublierai jamais la vision de tous ces faits ; le bruit des obus, les fusants qui éclatent, des hommes qui tombent, des blessés qui crient, l'affolement dans le camp.

Chaque fois que je pense à cette journée du lundi 9 avril 1945, une image se présente toujours à mon esprit, celle d'un mort de notre kommando, notre camarade QUERE. Avec l'aide d'un camarade je dégage son corps inerte. Il est là, près de l'entrée de l'abri, couché sur le ventre, le nez contre terre ; sa tête offre un spectacle hallucinant, elle est coupée en deux dans le sens de la hauteur et tout son intérieur est vide ; le souffle de l'explosion a pulvérisé tout le contenu du crâne ; on dirait une tête de poupée dont on aurait retiré la perruque.

Albert LAOT, Jean QUERE, Yves SALOU, pauvres amis, libérés le 6 avril et tués le 9 sans avoir pu fouler à nouveau le sol de la patrie. Ils étaient bretons tous les trois, tout comme nos deux blessés Francis GOGER et Corentin JAOUEN, car le 852, à l'origine, était un kommando de bretons.

Quarante ans sont passés mais le souvenir reste encore vivant dans nos têtes et nos cœurs. Aucun de ceux qui étaient présents à ce camp de Diepholz ne peut oublier cette journée du 9 avril 1945.

René LENHARDT.

CREATION DE L'U.N.A.C. ET DES AMICALES

Historique, depuis 1942, de nos « Centres d'Entr'aide de Camp », puis de nos « Secrétariats de Camp », enfin de l'U.N.A.C. et de nos Amicales Nationales d'anciens Oflags et Stalags

AVANT LES AMICALLS DE CAMPS

L'année 1985 marque le 40^e anniversaire de la création des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre, donc de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre (U.N.A.C.)

Mais si leur création s'est faite aussi rapidement, aussi naturellement, c'est qu'elles étaient la suite logique des organismes groupés au 68, rue de la Chaussée d'Antin depuis la fin de l'année 1942 : les Secrétariats de Camp.

L'historique de ces Secrétariats de Camp doit donc précéder celle des Amicales. Leur création et leur organisation résultent de deux phénomènes qui se développent simultanément :

- d'une part, dans les camps : les œuvres d'entraide,
- d'autre part, en France, sur l'initiative des rapatriés.

ŒUVRES D'ENTRAIDE DANS LES CAMPS

Après les premiers mois de captivité, la stupeur, que beaucoup avaient ressentie, passée, et les illusions sur une libération rapide envolées, les relations entre camarades d'un même camp, d'un même kommando, devinrent plus étroites, plus profondes, en associant les familles dans les discussions interminables.

Dans les camps et les kommandos importants, les camarades d'origine d'une même région, parfois d'une même commune, se réunirent tout naturellement. Ces relations étroites firent vite apparaître des situations familiales difficiles, parfois tragiques, par suite de l'insuffisance de ressources.

Naturellement, et dès la fin des hostilités en France en juin 1940, des mesures avaient été prises en faveur des prisonniers de guerre :

- 6 juillet 1940 : arrêté du préfet de la Seine créant à Paris un « Centre d'information sur les prisonniers de guerre »,
- 22 juillet 1940 : création à Paris du « Comité Central d'Assistance aux Prisonniers »,
- 29 juillet 1940 : création à Vichy de la « Direction des Services des Prisonniers de guerre »,
- 31 juillet 1940 : Georges SCAPINI est nommé ambassadeur, chef du « Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre »,
- 16 novembre 1940 : ce service s'installe à Berlin, et la France devient puissance protectrice de ses prisonniers de guerre, se substituant ainsi aux Etats-Unis,
- 10 mai 1941 : création au sein du Comité Central d'Assistance de la « Commission du retour des prisonniers de guerre »,
- 2 septembre 1941 : création par le gouvernement français du « Commissariat au Reclassement des Prisonniers de Guerre », installé à Paris, 3, rue

Meyerber, et dont le rôle est de regrouper et coordonner toutes les actions menées en faveur des prisonniers.

D'autre part, sur le plan général, le « Secours National » intervient pour aider les familles en difficulté, y compris naturellement les familles de prisonniers.

Mais les correspondants des familles montrèrent très vite que les modalités et les moyens d'action de ces organismes étaient insuffisants.

En Allemagne, à part les officiers, presque tous les prisonniers sont au travail et à ce titre sont rétribués : de l'ordre de 0,50 à 0,70 reichmark par journée de travail. Le service diplomatique (Scapini) réussit, après des négociations avec les autorités allemandes, à obtenir la possibilité de transférer des fonds en France depuis les camps.

Le taux de change fixé par les autorités allemandes dès l'occupation de la France, soit : 20 francs pour un RM, était très exagéré et coûta très cher à l'économie française, mais il était bénéfique pour les transferts depuis les camps.

Les envois de fonds devenant possibles, l'idée de solidarité entre compagnons de misère prit corps.

Des collectes eurent d'abord lieu dans certains camps, soit au profit du Secours National, soit à la suite de décès de camarades.

Puis à des dates variables suivant les camps (généralement fin 1941-printemps 1942) prirent naissance dans les oflags et stalags des initiatives conduisant à des collectes régulières de fonds au profit des familles nécessiteuses.

Généralement rattachées aux services des hommes de confiance, ils reçurent des noms très divers : Service d'Entr'aide, Mutuelle d'Assistance, Caisse de Secours, Œuvre d'assistance aux Familles... Pour l'essentiel, les fonds recueillis dans les stalags provenaient de collectes mensuelles (versements volontaires), faites dans les camps et dans les kommandos.

Il était en général souhaité un versement égal au salaire d'une journée de travail. Les journaux de camp publiaient les résultats, avec parfois des tableaux d'honneur des kommandos obtenant le meilleur résultat en fonction de leur effectif.

Des collectes spéciales étaient en outre organisées à la suite d'événements tragiques tels que les bombardements. D'autres versements provenaient de diverses manifestations : expositions, théâtre...

De telles œuvres fonctionnaient également dans les oflags qui en outre parrainaient un ou plusieurs stalags et versaient à leur profit des sommes élevées.

L'importance des sommes ainsi recueillies ressort des chiffres suivants :

- Total des fonds recueillis depuis l'origine jusqu'aux mois de mai-juin 1944 et qui ont pu être transférés en France : 8 millions de RM soit 160 millions de francs de l'époque.
- Sommes recueillies après cette date et jusqu'en mai 1945 et qui sont restées bloquées dans les Verwaltung des camps : 10 millions de RM soit 200 millions de francs de l'époque.

Des sommes très importantes ont été recueillies dans cette dernière période à la suite d'accidents ou de bombardements. Par exemple, le 18 décembre 1944 à midi, le camp central du Stalag XVIII A à Wolfsberg en Autriche subit un bombardement inexplicable, en dehors de tout objectif militaire : parmi les tués : 18 Français, 4 Belges, 4 Hollandais, 10 Anglais, 10 Italiens.

La somme de 10 millions de RM a fait l'objet, après la guerre, de négociations (voir plus loin).

Si l'on tient compte des dates de collectes de ces fonds et de l'érosion monétaire on peut déterminer l'équivalence en francs 1984 de ces versements :

- fonds transférés : 120 millions de francs (12 milliards d'anciens francs)
- fonds bloqués : 110 millions de francs (11 milliards d'anciens francs).

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Il n'était pas toujours possible de procéder depuis les camps à des milliers d'envois de secours directement aux familles. Il fallait en outre procéder à un minimum de vérification du bien fondé de ces secours.

Il était donc nécessaire de mettre au point une organisation appropriée.

REGROUPEMENT DE PRISONNIERS LIBERES

Au début de l'année 1941 quelques libérations commencèrent : malades, pères de famille nombreuse...

Le 18 juin 1941 arriva le premier convoi de sous-officiers et hommes de troupe libérés comme anciens combattants de la guerre 1914-1918. Dans

le courant de l'été ce fut le retour des membres des services sanitaires.

Ces premiers rapatriés entrèrent en rapport avec les familles des camarades qu'ils venaient de quitter, et furent amenés dans les villes importantes, et notamment à Paris, à se rencontrer périodiquement entre rapatriés d'un même camp.

Il ne pouvait pas être question de constituer de véritables associations. Une ordonnance des autorités allemandes en date du 22 septembre 1940 (rétroactive au 22 août) avait en effet interdit, en zone occupée, la création sans autorisation de toute nouvelle association.

Au cours du développement de ces regroupements « clandestins », très variables d'un camp à l'autre, et qui s'efforçaient de maintenir une liaison avec les familles et avec les camps, diverses dénominations apparurent : « Amicale », « Secrétariat ».

Le 19 septembre 1941 le premier « Commissariat au Reclassement des P.G. » est nommé : Maurice PINOT, rapatrié des oflags XI A et IVD.

Dès sa prise de fonctions, et bien que cela ne figure pas dans ses attributions, il encourage le regroupement, en dehors de toute organisation officielle, des rapatriés.

Il demande en particulier à Maître Etienne ADER, rapatrié de l'Oflag XVII A comme père de famille nombreuse, d'être l'animateur de ces regroupements.

Une des premières actions du Commissaire PINOT a été la création dans chaque département tant en zone libre qu'en zone occupée, d'une « Maison du Prisonnier » coordonnant toutes les actions en faveur des rapatriés et des familles. La première de ces maisons est ouverte le 2 janvier 1941, Place Clichy à Paris.

Pour démultiplier ces actions jusqu'à la commune sont constitués progressivement des « Centres d'Entr'aide locaux ».

En zone libre, le gouvernement du Maréchal Pétain avait créé dès août 1940 la « Légion Française des Combattants » interdite en zone occupée.

Dans cette zone, malgré l'opposition du Commissaire Pinot, des personnalités favorables à la collaboration avec les Allemands, et avec leur accord, créèrent l'Association des Prisonniers de Guerre 39-45, dite A.P.G.

Grâce à une volonté opiniâtre, et ce n'était pas facile, le Commissaire Pinot réussit à maintenir les Maisons du Prisonnier et les Centres d'Entr'aide locaux en dehors de toute action politique.

Parallèlement, il reconnaissait l'utilité des regroupements par Camp et favorisait leur constitution en précisant, en mars 1942, leur mission :

- développement des contacts entre libérés d'un même camp et avec les familles des prisonniers de ce camp,
- rester indépendant de tout organisme officiel,
- ne pas faire double emploi avec les Centres d'Entr'aide locaux.

Il conseillait donc de créer pour chaque camp un « Secrétariat » portant simplement le nom du camp et animé par un secrétaire titulaire assisté de quatre camarades. Pour assurer la liaison entre les différents secrétariats une réunion mensuelle de liaison était prévue.

Plusieurs Secrétariats virent ainsi le jour, favorisés par l'arrivée en mars-avril 1942 de plusieurs convois de rapatriés.

Mais la tenue de ces petites réunions « clandestines » n'était pas toujours exempte de surprise. A la suite de la création de l'A.P.G. 39-45, seule légalement autorisée, il avait été notifié aux responsables des Secrétariats qu'ils devaient en être membres et que les réunions devaient s'exercer dans le cadre de l'Association.

Pour ne pas s'être soumis à cette obligation, et avoir réuni à son domicile quelques rapatriés, le responsable d'un de ces Secrétariats subit une descente de Gestapo.

Pour échapper à ces tentatives d'embrigadement politique des organisations qu'il patronnait, le Commissaire Pinot, prit diverses mesures, notamment le 26 mai 1942 un arrêté qui officialisait l'existence de « Centres d'Entr'aide Locaux ».

D'autre part, il obtenait l'extension officielle de son domaine d'action et devenait « Commissaire Général aux Prisonniers de Guerre et aux Familles de P.G. »

A suivre.

MÉMOIRE

En page 2 du Lien n° 380, novembre 1982, en P.S. à mes réflexions du mois, j'écrivais :

« Le Monde » rendant compte sous les initiales B. L. du nouveau livre de Robert BRUGE sur la défaite de 1940 « Les combattants du 18 juin » évoque « le sacrifice de milliers d'hommes — près de 1.100 tués pour la seule journée du 18 juin — tombés dans ces derniers combats. Morts inutiles et trop oubliés de ce juin poignardé. Leurs camarades en ont conservé une blessure secrète, une amertume que traduit bien cette réflexion de l'un d'eux, le général Vaillant : « Le flambeau de l'indifférence s'est transmis depuis Vichy jusqu'à nos jours à travers tous les régimes ». Bien dit ! J'essaierai de rendre compte de l'ouvrage ultérieurement dans Le Lien.

Ce compte rendu, je ne l'ai pas écrit, pris par mille autres choses. Aussi suis-je très heureux de l'envoi que m'a adressé mon ami DURAND, de Pont-à-Mousson. On lira ci-après un extrait du livre de Roland BRUGE, qui se rapporte à un épisode de ces combats de 1940 qui, même perdus,

n'en comportaient pas moins leur part d'héroïsme et de tragique, comme tous les combats. Et qu'il convient de rappeler.

J. T.

TRAGIQUE CAPTIVITE (1940)

La 3^e compagnie du 21/146^e RIF, le bataillon d'infanterie du secteur fortifié de Faulquemont, s'est arrêté dans la nuit du 19 au 20 juin à Domptail, village vosgien d'environ 400 habitants, situé à une trentaine de kilomètres de Lunéville. La « compagnie » ressemble plutôt à une section puisque le capitaine Toutain qui la commande a sous ses ordres le lieutenant de Crazannes et vingt-cinq sous-officiers et soldats... dont la moitié est classée « service auxiliaire ». Toutain a bien huit FM approvisionnés chacun de 300 cartouches mais les hommes sont épuisés par les étapes de nuit et leur combativité est très émoussée.

Dans la matinée du 20, de brefs engagements ont lieu dans les environs de Domptail : à Flin, à Moyen, à Azerailles. Depuis la sortie nord du village, près du cimetière, le chef d'escadron Schoeller observe les tirs de 75 de la batterie Alzien et lorsque les Allemands apparaissent à moins d'un kilomètre, on accroche les pièces aux tracteurs... et l'on file pour recommencer au village voisin. L'état-major du 58^e bataillon de mitrailleurs s'installe à la mairie, des isolés traversent Domptail au pas de course, d'autres demandent de la nourriture aux habitants. Vers midi, des coups de feu sont tirés du côté du cimetière et semblent se rapprocher. Les FM du 21/146^e RIF répondent. L'investissement se dessine et des obus de mortier éclatent sur les toitures et dans les cours. Les deux maisons de M. Conte sont en feu et l'incendie dévore les fermes Mougnot, Vautrin et Masson. Des chevaux affolés galopent dans les rues. Un à un, les FM se taisent.

« A la vérité, écrit le capitaine Toutain, ceux de droite, puis du centre, ont très vite, trop vite, cédé ».

Justin Dubas, un vannier de 77 ans, est tué devant sa porte par une balle perdue. La fusillade est nourrie et se déplace vers le centre du village où d'autres fermes sont la proie des flammes. Servi par les soldats Hubner et Visse, un FM tire toujours. A 100 m à peine, le sergent Clément et l'adjudant Longas font le coup de feu avec le capitaine Toutain, mais les Allemands sont nombreux et leur puissance de feu dépasse de loin celle du 21/146^e RIF. Hubner et Visse se rendent. Poussés en avant, bras levés, les prisonniers demandent au capitaine de cesser le feu. Clément est grièvement blessé, l'adjudant Longas est tué. Resté seul, Toutain accepte d'arrêter ce combat sans espoir. Il s'avance sans arme, levant un peu plus les bras à chaque pas. Quelle humiliation pour cet homme de 50 ans qui fut blessé à trois reprises en 1914-18 ! Près de la ferme de M. Aubry qui commence à brûler, un soldat allemand l'arrête d'un geste, le couche en joue et, visant la tête, appuie sur la détente de son fusil. La balle traverse la gorge de l'officier qui s'écroule tandis que le sang ruisselle sur sa vareuse. Il sera pourtant sauvé... et vivra octogénaire dans son petit appartement de Vincennes.

Ce n'est qu'un début. Sans se préoccuper des incendies, ni des meuglements des vaches qui vont toutes périr dans leurs étables, les Allemands rassemblent un groupe de prisonniers devant la grange de M. Heber, le berger. Ils sont 6, qui n'en croient pas leurs yeux lorsqu'un peloton d'exécution se constitue dans la rue, devant eux.

« Feuer ! » crie un officier.

Sans une explication, sans l'ombre d'un jugement, les six prisonniers sont exécutés : le sous-lieutenant Jacques de Chaudruc de Crazannes, de Toulouse, le sergent Alphonse Barbillon, de Lille, le caporal Gilgair, de Pannes (M.-et-M.) et les soldats Giovanni Vanino, Charles Chrétien et René Badet. Dans le village, d'autres morts seront découverts, tombés au cours du combat. Du moins le croit-on ! Le commandant Meygret est mort dans une salle du rez-de-chaussée de la mairie, son adjudant-major, le capitaine Georges Dumas a été grièvement blessé et mourra le 2 juillet à l'hôpital de Sarrebourg. Le lieutenant Jacques Sadrain, officier de renseignements du 58^e BM, a été tué dans le bas du pays ainsi que le sergent André Paquet, instituteur dans les Ardennes, et les soldats René Bourras et Félix Basseville.

L'affrontement s'est achevé comme il a commencé : par de rares coups de feu tirés ici et là. Sans se soucier du capitaine Toutain qui baigne dans son sang à deux pas de la fontaine de Domptail, les Allemands rassemblent les prisonniers du 21/146^e RIF, une vingtaine d'hommes qu'ils obligent à se dévêtir en partie et à vider leurs poches. Les Français se débarrassent de leurs sacs, enlèvent vareuses et capotes, puis, formés en colonne et encadrés par des soldats fusil à la main, ils s'éloignent vers le nord, par la route de Flin, rejoignant vraisemblablement le camp de prisonniers le plus proche. En fait, ils disparaissent « corps et biens » et durant les quatre années de l'occupation, malgré une intervention de la Croix-Rouge allemande, aucune famille ne parviendra à savoir ce que sont devenus les hommes de la compagnie Toutain.

« On a pensé qu'ils pouvaient avoir été fusillés, comme les six autres, témoignera M. André Bocquel, maire de Domptail en 1978, mais partout où la terre avait été remuée, on creusait et on trouvait des chevaux, toujours des chevaux. Alors les recherches ont été abandonnées ».

Quand la guerre s'achève, le 8 mai 1945, les familles des disparus ne savent toujours rien. C'est seulement vers le 20 mai que la presse, du format « timbre-poste » comme on disait à l'époque, annonce en dix lignes qu'à Domptail « on a découvert un charnier contenant les corps d'une vingtaine de soldats français ». Plus de cinq années se sont écoulées et l'on va enfin connaître la vérité, une vérité qui, éclatant au moment où l'on apprend les grands massacres de Buchenwald, Auschwitz et Dachau, semble présenter un intérêt mineur. Pourtant, ceux qui ont vécu le drame et les familles qui ont conservé l'espoir depuis cinq ans ne peuvent oublier...

Le 20 juin 1940, les prisonniers du 21/146^e RIF ne sont pas allés loin. Leurs gardiens les ont conduits à environ 600 m au nord du village, au lieu dit « Les

Louvières ». Là, dans une dépression de terrain où jaillit une source, les soldats en feldgrau les ont obligés à se serrer les uns contre les autres... puis ont ouvert le feu. A moins de 10 mètres. Ils ont ensuite bivouaqué et cassé la croûte au bord de la route, à 100 m du lieu de leur « exploit ». Nous le savons par un survivant, Marcel Hubner qui, une fois les meurtriers partis, a réalisé que ses jambes étaient criblées de balles... mais qu'il était vivant. Au milieu des corps inertes qui l'entouraient, Roger Roux, un solide mineur du Pas-de-Calais, avait survécu, lui aussi. Les balles lui avaient fracassé un bras. L'un portant l'autre, les deux miraculés se traînèrent jusqu'à la route. C'est là qu'ils furent recueillis dans la soirée par des artilleurs qui les évacuèrent sur une formation sanitaire. Mais pourquoi ce silence de cinq années

« J'ai prévenu les autorités de Vichy, dira Hubner, originaire d'Asnières, mais aucune suite n'a été donnée. A l'hôpital de Sarrebourg, j'avais aussi tout raconté à un infirmier qui était de Domptail. Je pensais qu'il préviendrait la mairie ».

La peur d'éventuelles représailles allemandes fut la plus forte. Personne n'a levé le petit doigt. Après la Libération, Hubner revint à la charge mais la nouvelle administration fut bien lente à se manifester puisque la première réaction officielle est datée du 27 avril 1945. Il s'agit d'une lettre adressée au chef du service des sépultures militaires des Vosges par son supérieur de Paris qui l'engage à entreprendre des fouilles dans la prairie indiquée par Hubner. Le 18 mai, en présence de M. Henri Maire, maire de Domptail, d'un représentant de l'administration et de M. Aubry, secrétaire de mairie, MM. Guérard, Masson et Vautrin attaquent le sol de la pâture à la pelle et à la pioche et lui arrachent enfin son terrible secret. Vingt fois, le fonctionnaire, qui est à côté du maire, écrira sur son procès-verbal d'exhumation cette affreuse formule : « corps en état de décomposition totale, réduit à l'état de squelette ».

Treize soldats seront pourtant identifiés ce jour-là, la plupart par le bracelet métallique qu'ils portaient encore au poignet. Hubner et Clément — qui fut blessé le 20 juin pendant le combat — viendront identifier les autres le 4 août.

Connait-on au moins l'unité de la Wehrmacht responsable de l'exécution sans jugement de soldats français fait prisonniers en uniforme ? Oui, c'est le régiment 305 de l'Oberst Buck qui appartenait à la 198^e Infanterie Division du général Roetting. Ni l'un ni l'autre n'ont été inquiétés. Douze ans après la fin de la guerre,

X A - HEIDE-HOLSTEIN

Ma libération

Comme d'habitude tous les lundis après-midi, ce lundi 30 avril 1945, je quitte Heide sur mon vélo pour ma « tournée pastorale » hebdomadaire. Il fait beau et je pédale allègrement. Pour la première fois de ma vie de K.G. semi-libre, un schupo que je croise, m'arrête : « Papieren ». Mon ausweis de vélo lui suffit et il me laisse filer.

Lundi, mardi, mercredi, jeudi : c'est la rencontre habituelle avec les gars de kdos et les repas pris avec l'un d'eux chez son patron complaisant. Le vendredi, je dois rentrer à Heide. Avant de partir les camarades me plaisantent : « Ce coup-ci, ce sont les Anglais qui vont t'arrêter ! » J'arrive tranquillement à Heide. Apparemment, rien n'est changé ; les rues ont la même animation, les gens sont aussi calmes que d'habitude. Ne s'est-il donc rien passé ? Enfin, me voici au camp IV, en effervescence. La porte de fer a été arrachée, mise de côté, et sur elle fleurit, tracé en grosses lettres à la craie blanche : R.I.P. La joie, une joie bruyante domine tout. Ce n'est qu'alors qu'on me raconte ce qui s'est passé : l'arrivée, deux jours plus tôt, d'un détachement anglais, sa ronde en jeep à travers la ville, les gardiens devenus prisonniers à leur tour.

Mais, je l'avoue : de la libération, je ne me suis pas aperçu sur le coup.

Dimanche 6 mai. Je convoque tous les prisonniers à l'église paroissiale pour la messe. L'église est bondée. Nous recommençons le jeudi 10, Fête de l'Ascension et le dimanche 13, Fête de Jeanne-d'Arc. C'est notre dernière fête ensemble.

Après ? Après, ce furent les grandes vacances. Pourvus de voitures, avec Gaston Prost et Maurice Schlinder, nous parcourons la région. Au service des armées anglaises, nous recherchons parmi les milliers de soldats allemands prisonniers sur place, les soldats alsaciens enrôlés de force dans la Wehrmacht. Ce qui permet parfois des retournements de situation assez cocasses, dont nous savourons tout le sel, comme, par exemple, quand nous demandons à un général allemand de se mettre au garde-à-vous ; ou bien, nous partons à la recherche de soldats alliés blessés qui pourraient se trouver dans tout ce qui peut servir d'hôpital : fermes et écoles. Sur la route, au volant d'une Mercedes, Maurice repère les nids de poule remplis d'eau pour en élabousser jusqu'à la ceinture les soldats allemands qui nous saluent sur les bas-côtés.

Oui, de grandes vacances !

Comme toutes les vacances, elles ont une fin. Les camarades s'en vont les 15 et 16 mai. Nous restons tous les trois seuls. Encore quelques jours pour terminer les missions dont nous sommes chargés et c'est enfin notre départ à nous.

Le récit qui suit n'a pas eu besoin d'être recomposé. Il a été écrit, sur notes, quelques jours après, par Maurice. Je le résume pour Le Lien.

Pierre SOUCHE.

HEIDE - PARIS

Le retour

— L'équipe : Sergent Abbé Pierre SOUCHE, Sergent Maurice SCHINDLER, Caporal-Chef Gaston PROST.

— Le véhicule : une confortable BMW, peinte aux couleurs anglaises et immatriculée par la mission

française de rapatriement. Elle tire une remorque chargée des archives et des bagages.

— Nos papiers : lettre de recommandation délivrée par les autorités anglaises de Heide ; ordre de mission (en anglais) de la mission française de Neumunster.

— Itinéraire : Heide, Hambourg, Bremen, Osnabrück, Munster, la Hollande, la Belgique, la France... — Provisions : réservoir plein, 160 litres d'essence dans la remorque, colis américains pour nourriture et échanges au besoin.

Nous avons l'intention de ramener avec nous une voiture française : une Peugeot 202. Récupérée lors de la retraite allemande, elle avait retrouvé, par nos soins, son numéro français d'origine, peint en blanc sur sa belle carrosserie noire.

Nos affaires sont terminées, les hôpitaux sont tous visités et vides de Français, nous sommes libres.

Départ fixé au 1^{er} juin. L'ordre de marche est le suivant : Gaston et moi dans la BMW, l'un au volant, l'autre à l'orientation et au carnet de bord ; l'Abbé seul avec la Peugeot, je le relayerai quand il sera fatigué.

Le jeudi soir, 31 mai, voitures, remorque sont prêtes, bagages chargés. Tout est O.K.

1^{er} juin. Le décrochage est tellement lent et difficile que nous décidons de reculer le départ jusqu'au début de l'après-midi.

14 h 30. Nous décrochons. Départ du Camp Koster. Quelques minutes encore au garage Johann pour régler une histoire de facture et c'est le départ, enfin. Nous regardons la ville avec des yeux nouveaux : chacun de nous a vécu là des heures qui ne sont pas toutes mauvaises...

15 heures. Nous avons quitté la ville. Je me retourne : la Peugeot ne suit pas. La BMW attend, rien. Je descend, retourne à pied, et... j'aperçois la 202 sagement garée sur la droite, l'Abbé assis tranquillement à son siège. Je m'approche, il soulève le capot, me montre du doigt la batterie : catastrophe, tout est grillé. Rien à faire. Il faut revenir, la 202 en remorque, direction Manni.

18 heures. Les bagages sont compressés dans la seule BMW ; malgré nos misères, nous passons une agréable soirée et sommes de bonne humeur. La 202, signalée à la mission de Neumunster sera récupérée plus tard.

2 juin. Nous déjeunons pour la dernière fois chez Miss Pendule.

7 h 30. Nous partons, pour de bon cette fois. Passage du Canal Wilhelm à Albersdorf, Itzehoe, Elshorm, Pinneberg. Tout va bien.

10 heures. Nous entrons dans Hamburg, au milieu des décombres.

10 h 40. Nous roulons sur l'autoroute Hamburg-Bremen, belle voie large. Passage du pont Suderelbe, sans problème. Quelques kilomètres plus loin, un barrage : un pont dominant, une autoroute est écrasé sur la voie, il faut faire demi-tour, et prendre une route latérale ce qui nous allonge de 14 km.

12 h 45. Nous sommes près de Elsdorf. Arrêt à un refuge pour déjeuner. C'est très champêtre, confortable. Du vin récupéré à Heide nous donne le « Stimmung ». Nous sommes de bonne humeur.

14 heures. On remet tout en ordre et nous partons.

Suite page 10

QUARANTE ANS : 1945-1985 (suite)

14 h 50. Bremen. Ville presque entièrement détruite. Nous voyons les premiers soldats américains. Nous passons la Weser sur un pont de bateaux très étroit. Brinkum, Bassum : entre les deux, les bas-côtés sont transformés en parc à essence, nous roulons entre les bidons sur plusieurs km. Pourquoi ne pas demander à faire le plein ? Un soldat anglais nous renvoie à l'officier commandant le pac. Au vu de la lettre de recommandation et ordre de mission, celui-ci, très chic, nous fait apporter 3 doubles « gallons ». Barnstorf, Diepholz, Lemförde ; à 18 h 10 : Osnabruck, où nous avons décidé de nous arrêter pour la nuit. L'Abbé a une lettre de recommandation du curé de Heide pour l'évêque.

A travers les ruines, nous cherchons l'évêché et la cathédrale. Après conversation, nous pourrions coucher au séminaire voisin de l'évêché. Mais il nous est arrivé un pépin : la griffe d'accrochage de la remorque a arraché les plaques de tôle de la voiture sur le côté gauche ; nous ne pouvons continuer ainsi. Gaston et moi nous partons, sans la remorque, à la recherche d'un garage ou d'un « schmidt » capable de réparer d'urgence la carrosserie. Sur les indications d'un prêtre du séminaire, nous nous adressons à un garage contrôlé par les anglais. Le papier de recommandation du Capitaine Borrit est montré à l'officier qui commande le garage. Il parle français. Très aimable, il veut bien nous aider ; nous devons revenir le lendemain à 9 heures. « Demain est dimanche, nous dit-il, mais je ferai le nécessaire pour que vous puissiez continuer ».

Mais nous avons dû lui expliquer notre état et notre but. A la vue de notre ordre de mission, il a souri : « Avec un tel papier, il vous sera impossible de franchir le Rhin, la frontière allemande, avec une voiture allemande, vous sera fermée ».

Nous avons une sueur froide... Il nous propose de nous établir un nouvel ordre de mission avec lequel nous devons passer sans difficulté. Puis il nous signale la présence à Osnabruck d'une mission militaire française chargée du rapatriement des prisonniers et nous conseille de nous mettre en rapport avec elle. C'est ce que nous faisons immédiatement. Avant de nous quitter, l'officier nous dit encore son désir de nous aider, nous donne rendez-vous pour le lendemain, et... nous montre au revers de son blouson l'insigne des FFI. Rassurés sur le dépannage, nous sommes bien ébranlés sur nos possibilités de passage.

Nous voici devant les locaux de la mission française : les 3 couleurs, frappées de la Croix de Lorraine, flottent au mât. Les soldats français, assez débraillés, nous renseignent mal et nous font perdre du temps. Nous apercevons alors un officier : c'est le capitaine commandant la compagnie de transport, Capitaine Villard. Nous nous présentons, expliquons notre but. Pour lui, comme pour l'officier anglais, nous ne passerons ni le Rhin, ni la frontière. Il nous propose alors de nous faire accompagner par un de ses camions jusqu'à la frontière, si nous réussissons à la passer ou, jusqu'à Paris, si la frontière nous est fermée. Il nous redonne un peu d'espoir. Il nous demande d'attendre la venue du commandant de la Mission « peut-être pourra-t-il vous aider, nous dit-il ».

Le capitaine, chef de mission, arrive ; nouvelles explications, mêmes réponses. « Mais, nous demandé-t-il, avez-vous vos D.P.1 et D.P.2 ? » De quoi veut-il parler ? Il s'agit en fait de certificats pour personnes déplacées (en anglais). « Sans ces papiers, vous ne pouvez circuler. Mais il est très facile de les établir : venez demain matin, le nécessaire sera fait ».

Retour au séminaire. Repas. Il est 21 heures. Nous sommes fatigués. Gaston est « fertig » et voit tout en noir. Nous discutons nos difficultés, l'abbé et moi nous espérons. D'abord, essayer, et, si nous le voulons, nous passerons. Demain, tout ira mieux.

3 juin. Réveil à 7 heures, nous sommes en forme car nous avons très bien dormi. Toilette. Déjeuner. Gaston est un peu plus optimiste que la veille ; l'abbé et moi sommes encore plus confiants.

Neuf heures. Nous sommes au garage comme convenu ; dès notre arrivée, les ouvriers allemands se mettent au travail, Gaston leur ayant donné un bon stimulant. A 11 h 30 tout est en ordre. Le Capitaine Villard nous rend visite au garage. Il nous fait part à nouveau de ses propositions de la veille. Naturellement, nous les acceptons. Nous revenons déjeuner au séminaire, remercions nos aimables hôtes, et allons à la mission militaire française. Le Capitaine de Sinety nous offre une bouteille de Bourgogne et fait établir nos fameux D.P. (qui ne nous serviront pas). L'ordre de mission de nos camarades convoyeurs est établi. Nous recevons tous, en outre, un titre régulier de permission en cas de besoin pour les passages aux contrôles. A 16 h 30, avec les souhaits de bonne chance des officiers de la mission, nous quittons Osnabruck. Nous espérons : toutes les chances sont pour nous.

A la sortie d'Osnabruck, nous déchargeons les gros bagages de la remorque : le camion roule à vide, il peut prendre un bon poids et soulagera notre BMW. Dans les bagages que nous lui confions se trouvent nos valises ; heureuse pensée, qui nous sera utile plus tard.

Iburg, Munster : les rues, en prévision de la Fête-Dieu sont pavoisées aux couleurs pontificales, jaune et blanc : nouveauté pour nos yeux habitués depuis des années au rouge, blanc, noir et moulin à vent... Telgte, Munster, entièrement détruite, Appelhusen, Coesfeld, Borcken. 20 heures : arrêt dans une ferme auberge. Nous sortons nos provisions et préparons le repas avec les femmes de l'auberge. Dîner sympathique. Nous décidons de coucher là. Camion et voiture sont en sécurité dans une grange. Pour plus de sécurité, un des jeunes soldats couchera dans le camion avec sa mitrailleuse.

4 juin. Nous sommes frais et reposés. Départ à 7 h 40. Pendant la soirée d'hier, nous avons fait plus ample connaissance avec nos deux accompagnateurs : Destombes et Genouil, deux charmants jeunes, débrouillards et sympathiques.

Bocholt, Isselburg, Rees, Brenen, Emmerich : partout des ruines, pas une maison debout.

Emmerich : ville morte, pas une âme dans la ville, des ruines, un paysage d'enfer, poutres tordues, des montagnes de gravats. 9 h 06 : le Rhin. Nous passons sur un pont de bateaux. Au contrôle, la sentinelle canadienne se lève à notre passage, il ouvre la portière : « No civil ? » Réponse : « No civil », et il referme la portière, avec des sourires échangés de part et d'autre.

9 h 20 : Clève. L'entrée de la ville a souffert, le centre par contre est complètement détruit. Ruines partout. Nous roulons très lentement.

9 h 50. Premier poste frontière : il ne contrôle que les entrées, et nous, nous sortons. Il faut aller plus loin. Frontière : le poste ne nous demande rien, sinon si nous avons des civils parmi nous. Réponse négative, nous passons. Nous avions donc raison de croire à la possibilité du passage. Joie.

Un peu plus tard, nous nous arrêtons. Nos convoyeurs devraient faire demi-tour et rejoindre leur unité. Je leur dis que leur mission est terminée. Ils ne sourient pas, ont peur que nous les laissions tomber... Mais non : ils viendront avec nous jusqu'à Paris, et nous leur ferons un mot pour les couvrir auprès de leur chef.

10 heures. Uebergen : premier village hollandais, rien n'est abîmé, Nijmegen, où nous n'arrivons pas à nous faire servir à la cantine anglaise. Passage de la Meuse.

11 heures. Hertogenbosch. Les ponts ont tous sauté ; nous passerons sur des ponts métalliques. Trafic intense, ville propre, maisons coquettes, beaucoup de couleurs.

Tilburg. Arrêt pour déjeuner au bar de la RAF : manière anglaise et uniprix.

13 h 15. Entrée en Belgique au nord de Weelde, aucun poste frontière, aucun contrôle, rien. Ravels, Turnhout, Zoersel. Un pont détruit sur le canal Alebert, obligés de faire marche arrière et passer par Anvers que nous voulions éviter. Nous passons le canal de Vynegen.

15 heures. Arrivée à Anvers. Nous cherchons un parc à essence où faire le plein, et d'abord obtenir des bons. Finalement, nous avons les bons et... nous pompons. Départ d'Anvers à 17 h 40. Malines, Vilvorde, Bruxelles, 19 heures. Beaucoup de mouvement, la foule partout. Nous croisons un cortège de manifestants, ils portent des pancartes « Mort aux traîtres ». Quelques-uns reconnaissent des français et nous saluent avec sympathie.

Hal, Tubize, Braine-le-Comte où nous avons l'intention de nous arrêter et de passer chez nos camarades Charles et Martel. Il est 20 h 30. Le garage du frère de Charles est fermé. Des voisins nous disent que Charles habite un village voisin, Soignies une dame veut bien nous y conduire. Arrivés à Soignies, nous demandons où est la maison de Charles : personne ne le sait. Par contre on nous informe que Martel habite Soignies et Gaston part à sa recherche, tandis que nous préparons le repas dans un café du village. Quand nous finissons de manger, Gaston revient avec Martel : joie de se retrouver. Puis Martel et Gaston vont chercher Charles qui habite tout près. Quelques minutes plus

tard, nous sommes tous réunis au café, Martel, Charles et toute sa famille : présentations, poignées de main, embrassades...

La France est proche et nous sommes impatients de rentrer. Discussion : l'un, Gaston, veut dormir sur place ; les autres, l'abbé et moi, avons hâte d'être en France ; les deux convoyeurs suivront mais préféreraient partir tout de suite. Finalement, c'est ce que nous ferons, mais ce départ sera une erreur...

23 heures. Départ de Soignies, après embrassades à nos amis. Il fait nuit. Les convois avec leurs phares blancs nous gênent, Gaston est au volant.

23 h 30. Mons. Nous ne voyons pas grand chose. Fêtes foraines et flonflons.

24 heures. Un poste frontière. Les sentinelles belges dorment sans doute, et les françaises doivent en faire autant. Nous passons comme une lettre à la poste. Il est minuit et une minute et... nous sommes en FRANCE !

Mardi, 5 juin. Nous sommes chez nous ! Depuis combien d'années avons-nous rêvé cette minute ? Tous trois, nous avons les yeux bien ouverts, nous retrouvons notre sol ! Nous serons à Paris aux premières heures du jour.

0 h 20 : Valenciennes. Gaston croit son rôle terminé parce que nous sommes en France ; il me laisse le volant et s'effondre au fond de la voiture où il s'endort. Pendant que je conduis, l'abbé, avec une lampe électrique, essaie de déchiffrer les noms des villes sur les panneaux. Le camion, qui roule irrégulièrement, menace de nous perdre : il faut faire très attention.

Gaston dort, l'abbé prend ma place au volant et je cherche, à mon tour, sur le panneau indicateur. Nous parlons tous les deux et fumons sans arrêt pour nous tenir éveillés.

St-Quentin, Noyon. Là, je perds la trace du camion. Recherches vaines, malaise de savoir nos amis perdus dans la nature, sans adresse où ils puissent se rendre. Il nous reste deux chances : je leur avait fourni l'itinéraire proposé : Compiègne, Senlis, Paris ; peut-être nous attendront-ils ici ou là. Deuxième chance : mon adresse collée sur ma valise, valise qu'ils ont avec eux.

Compiègne : rien. Senlis : rien. Nous les avons bien perdus. Nous décidons vite : nous rendre le plus vite possible à Paris, chez moi, avertir la concierge de la venue possible de nos convoyeurs, laisser l'un de nous à la Porte de La Villette pour arrêter le camion s'il n'est pas encore passé. Nous sommes fatigués, mais voyons clair. L'abbé et moi sommes les plus solides, Gaston est à plat.

6 h 30. Paris, Porte de La Villette. Nous y laissons l'abbé avec mission d'arrêter le camion qui, à mon avis, ne peut passer que par cette voie.

7 heures. Chez moi. Nous réveillons tout le monde, expliquons ce que nous attendons. Pas de convoyeurs. Nous partons aussitôt prendre notre faction à La Villette.

8 heures. La Villette. L'abbé a vu le camion, mais le camion ne l'a pas vu et il n'a pu l'arrêter. Nous sommes furieux. Une seule solution : filer vite à Courbevoie, Rue Alice. Pas un mot pendant le retour. L'abbé sourit.

8 h 30. Rue Alice. Nous virons et... nous rions aux éclats : le camion est là ! Braves jeunes gens ! L'aventure est terminée !

M. SCHINDLER.

37 MOIS, C'EST BIEN ASSEZ !

REFORMER... Mon « Petit Robert » indique : « Libérer des obligations militaires pour inaptitude ». 37 mois ont été nécessaires pour arriver à concrétiser ce BUT. Dès le début, j'ai tout fait pour arriver à cette difficile solution. Mon obstination, ma patience, une certaine part de chance, m'ont permis d'arriver à cette bonne solution.

Miraculeusement épargné le 29 mai à Lille, les fidèles lecteurs du Lien connaissent une bonne partie de ma vie de P.G. Je n'insiste pas.

Je possède dans mes volumineux dossiers une carte écrite par ma mère, le 25 mai 1943 ; elle est revenue ici avec la mention « LIBERE » et « Retour à l'envoyeur ». Le nom du Camp Kriegsgf. Offizier Lager XB (Block 8) était rayé au crayon rouge.

Au Stalag XC voisin, la réforme était plus facile à obtenir. Mais, les soi-disant réformés prenaient la direction du sinistre coin de Sandbostel, 3, 4 mois ou plus d'attente et... sévère contre-visite. Beaucoup de pauvres camarades ont repris ainsi le chemin du kdo de travail. J'étais au courant et la suite prouve que j'avais bien raison d'agir autrement.

Effectivement, le train sanitaire « Wolfgang 160 » a pris sa cargaison de malades en gare de Nienburg. Long voyage, passage à Trèves. Accueil triomphal à la première ville française : Pagny-sur-Moselle (située à quelques kilomètres de Chambley-Bus-sières, village de notre ami TRIBOULOT). Quel plaisir, quel contentement d'entendre parler notre langue ; bonne réception par la Croix-Rouge.

Le long arrêt à Nancy nous a valu une sévère réprimande de l'officier allemand — commandant du train — qui a mis fin à nos bruyantes démonstrations d'amitié en nous ordonnant de la boucler !... sous peine de sanctions.

Le terminus, la gare des Brotteaux, à Lyon, a été accueilli avec soulagement. Une foule nombreuse attendait l'être cher...

Direction Hôpital Desgenettes ; dans l'antique ambulance, un lit m'était réservé, j'ai préféré faire le voyage aux côtés de la charmante et jeune infirmière.

A peine installé dans mon lit, j'ai sombré rapidement dans un profond sommeil, échappant

ainsi à la première visite. A trois heures du matin j'ai été très surpris de trouver mes lunettes à leur place habituelle.

Que le premier contact avec la vie Lyonnaise a été dur. Pauvre France !... Quel changement. L'armée d'occupation était présente partout ; j'ai failli — bien malgré moi — provoquer un scandale... en voyant de beaux officiers attablés à la terrasse d'un grand restaurant en compagnie de charmantes « Pépées ». Mon regard était sombre et menaçant à la fois. Que faire ? Pauvre P.G., je retrouvais une France meurtrie, partagée en deux clans.

La délation était monnaie courante et le marché noir primait... que de honteux profiteurs — qui auraient mérité la potence — se sont retrouvés dans le triste lot des résistants de... dernière heure !

Je pourrais épiloguer longtemps... mais silence. Les malheureux camarades qui ont porté l'uniforme pendant 7 ou 8 ans auraient beaucoup à dire...

Etant donné mon attachement au Lien, je tenais tout de même à ce que le Matricule 24593 X.B figure — un peu — dans le numéro du 40^e Anniversaire.

P. DUCLOUX.

MA LIBERATION

En dernier lieu je travaillais à Eruden, à la Nord-See Werck, entreprise de réparation de bateaux et même de sous-marins.

Depuis quelque temps nous entendions bruits et explosions qui nous mettaient la puce à l'oreille... les Alliés approchaient. L'usine se trouvait à une vingtaine de kilomètres de la frontière hollandaise. Nous étions constamment en alerte et courions aux bunkers, la ville avait déjà subi de nombreux bombardements.

Un soir d'avril 1945, le 12 exactement, on nous donna l'ordre de préparer nos affaires, mais sans trop nous charger (nous devions revenir), direction le Nord-Est. Vers 2 heures et demie du matin, grand branle-bas, formation en colonne et départ. Mais surprise dans les rangs, nous prenons une direction opposée à celle prévue. En cours de route

Albert BIHLER

Lors du second voyage-pèlerinage à Sandbostel, le trajet aller nous conduisait vers le Luxembourg, avec arrêt à Langres.

Peu avant, en face d'Occy, nous avions pris en charge le fidèle ménage TRINQUESE. Un autre Haut-Marnais nous attendait à Langres. Avec deux bonnes heures de retard sur l'horaire prévu... notre nouvel ami Albert BIHLER a fait connaissance avec notre groupe. L'intégration a été rapide et chaque année nous retrouvons ce brave camarade. Il apportait avec lui la joie de vivre, le sourire, la gaieté, l'humour, etc.

Hélas ! bien qu'étant un des plus jeunes, Albert nous a quittés.

A maintes reprises, « Le Lien » a permis aux lecteurs de connaître les talents de poète de notre camarade. « Ses sœurs jumelles » — au cours de notre inoubliable pèlerinage de 82 — lui permirent de faire un petit poème plein d'humour et d'amitié.

Deux autres sont également parus.

Notre ami TRINQUESE m'a remis un petit opuscule qui avait comme titre : « Poèmes et dessins d'Albert BIHLER ».

Avec l'autorisation de son épouse, je vais de temps en temps reproduire quelques-unes de ses poésies, en suivant l'ordre chronologique : 1°) Lieu de capture.

PEROUSE

Je n'avais jamais entendu parler de ce village
Et pourtant c'est un lieu bien français
Et j'en garderai toujours l'image
Dans un coin de mon cœur bien secret.

Avant de mourir j'ai voulu le revoir
Car plus de trente fois est revenu l'été
Et le temps déroulant son éternité
Ne pourra jamais altérer ma mémoire.

L'herbe a envahi les sentiers
La source coule insouciant et sereine
Et les blés ondulent dans la plaine
La plaine où nous avons été faits prisonniers
Celle qui a bu le sang de braves troupiers.

Depuis on a élargi la route
Un routier s'arrête et casse la croûte
Il fume, il mange, crache et s'endort
Avant de repartir plus avant vers le Nord.

Il ne sait pas que là des hommes sont morts
Il ne sait pas, peut-on lui donner tort ?
Ils avaient vingt ans et ils aimaient la vie
Mais aussi la Paix, la Justice et la Patrie.

Des freins grincent, qui donc d'arrête ?
Ce sont des amoureux vaguement en goguette
Sur la voiture en gros caractères :
« Faites l'amour, pas la guerre ».

Le routier s'en va... bon voyage !
Jeunes amoureux... soyez sages !

Seul, assis au revers d'un fossé
Seul, la tête entre les mains
Je sens monter en moi un souvenir lointain.

Non, j'ai beau essayer, je ne peux oublier
C'est à vous que je pense, mes amis, mes copains
Mais pourquoi êtes-vous morts ? simplement pour rien.

PEROUSE, Territoire de Belfort
Là, j'ai frôlé la mort
Là, ma croix j'ai commencé à porter.

J'en viens aux dessins. J'ai en ma possession un dessin à la plume d'Albert : « Weterdorf... vieille ferme de la Holstein » (kdo 617) KGF : 47045 X B, de très belle facture.

Avec mes propres productions : 3 vues du camp (X C), 2 natures mortes, 3 vieilles rues de Nienburg...

Je possède une aquarelle du regretté Henri STORCK. Un lavis : « Belle Pépée » de Marty, de Béziers. Un dessin au crayon : « Vieilles fermes » de Floucaud, de Fourcroy, de la Côte-d'Or, je crois. Mon portrait, fait le 26-5-41 à Sandbostel par un artiste dont le nom m'échappe.

Enfin un très beau paysage à l'huile, exécuté par un artiste local avant la guerre de 14... à Garrel ! En visite — il y a quatre ans — dans une maison amie, mon attention s'est portée sur ce tableau qui était accroché au mur du salon.

Le propriétaire s'est approché de moi en disant : « Il vous plaît ? » Sans aucune arrière pensée j'ai immédiatement répondu : « Oui... il est très bien ! »

Aussitôt il a dépendu le tableau et m'a dit amicalement : « Je vous en fais cadeau ». C'est la raison pour laquelle il figure en bonne place dans mon bureau.

Albert était donc bien poète et artiste.

Avec un certain humour il a écrit au début de son petit recueil :

Poète je ne suis... mais simple rimailleur
De mes vers ne comptant jamais les pieds
Les mots souvent s'articulent au petit bonheur
Avec le risque parfois... de se casser le nez
...Pieds de nez...

Qu'importe le nombre de pieds pourvu que ça marche.

Merci Albert, ton souvenir restera longtemps gravé en nos mémoires.

P. DUCLOUX - 24593 X B.

nous récupérons une vieille charrette à bras, que nous chargeons de nos valises et que nous tirons à tour de rôle.

A un certain moment de notre marche, arrivent vers nous des soldats allemands, à pied, à cheval et en voiture, l'air exténués, une vraie débandade. Cela nous mettait du baume au cœur. Dans la nuit, nous nous apercevons soudain que nous venons de franchir la frontière hollandaise et qu'il n'y a plus de gardiens à nos côtés ! C'est la joie parmi nous. Quelques kilomètres encore et nous voici accueillis par une colonne polono-canadienne, c'est le délire !

Dès le lendemain matin, visite médicale à

Winschoten. Sitôt libres, à cinq plus la charrette, nous parcourons 210 km en quinze jours, nous ravitaillant chez les maquisards hollandais. Comme nous avions envie de la revoir, la France ! Halte ! Ce sont les Anglais. Retour pour 24 heures dans une caserne... allemande, ensuite le train pour Lille et donc la France ! Nouvelle visite médicale, envoi de télégrammes à nos familles. Arrivée à la maison, quelle émotion ! ma petite famille avait 9 mois en 1939, aujourd'hui 7 ans. Je ne vous en dis pas davantage...

Francis CHARRON.
Stalag X C.
Kdo Motor-Schall
et Nord-See Werck.

PETITES NOUVELLES...

Activité accrue pour cette fin d'année ; le « Vieux » retraité (près de douze ans), mais encore jeune (72 en 85) se défend, malgré les « attaques »... il a tout de même fait 8 sorties en 84 ! Plus une supplémentaire : 3 semaines à la clinique de la Sauvegarde à Lyon.

La dernière sortie a eu lieu il y a un mois à Bremen. Bonne journée au bon Kommando 470 de Garrel où l'accueil de Litzie et surtout de Frieda est toujours aussi chaleureux ! Je n'ai pu remplir tout mon programme et Sandbostel n'a pas eu ma visite ; M. RUDIGER vient de m'adresser une lettre de vœux ; il me charge d'en transmettre une bonne partie aux P.G. qui ont participé à l'inoubliable pèlerinage d'octobre 1982.

Je pense tout de même pouvoir mettre sur pied, en juin prochain (ce n'est pas le mois habituel, car en juillet nous recevons le fils d'Amérique, son épouse et la petite Justine) un cinquième et certainement dernier voyage à Sandbostel ; les grandes lignes en sont tracées : La Guiche, Chalon, Langres... visite du Mémorial du cimetière militaire de Montauville (M.-et-M.) avec le beau bronze évocateur de nos misères : « Sur la route de l'exil ». Coin impressionnant que j'ai visité il y a quelques années en compagnie de ce brave ami TRIBOULOT ; passage à Bastogne où l'offensive désespérée de Von Rundstedt a été bloquée. Naturellement : Bremen, Bremervorde, Selsingen, Sandbostel (deux journées sont prévues) pour permettre de renouer les bons contacts. Au retour, descente du Rhin en bateau ; nous avons fait les deux rives en bus, avec ce mode de locomotion, rien de comparable.

Struthof, etc...

Je vais contacter mon transporteur habituel sous peu ; notre « pauvre » Franc va demander un effort financier ; dès maintenant faites des économies ! Le quarantième anniversaire de la libération doit nous permettre de faire une grande retrouvaille. Personnellement, je fais du « Rab » depuis le 29 mai 1940. Alors il faut fêter cela.

Noël... Beaucoup de P.G. malades, dépressifs, passent de longues et mornes journées dans les maisons de repos, dans les hôpitaux, dans les centres de rééducation, etc.

Une fois encore je me suis dépensé sans compter pour apporter aide et réconfort aux anciens P.G. qui se trouvent actuellement dans le bel établissement quichochois.

Paul DUCLOUX - 24593 X B.

VOYAGE PÈLERINAGE à SANDBOSTEL

A l'occasion du 40^e Anniversaire de la libération, j'ai mis sur pied mon 5^e et certainement dernier pèlerinage au « Camp maudit »...

IL AURA LIEU DU 13 AU 19 JUIN.

En voici les grandes lignes :

— Premier jour : départ de la région : Chalon-sur-Saône, Langres (déjeuner). Après-midi : Toul, cimetière de Montauville, Metz.

— Deuxième jour : Metz, Arlon, Bastogne, arrêt pour visite des monuments commémorant l'échec de l'attaque de Von Runstedt, Liège (déjeuner), Maestricht, Aix-la-Chapelle.

— Troisième jour : Aix-la-Chapelle, Brême, par Cologne, Munster.

— Quatrième jour : Entièrement consacré à Sandbostel : Bremervorde, Selsingen, etc.

— Cinquième jour : Brême à Coblenche avec arrêt à Nienbourg-sur-Weser, Kassel, Asfeld.

— Sixième jour : Coblenche avec embarquement pour la remontée du Rhin « La trouée héroïque ». Déjeuner à bord. Rudesheim, Strasbourg.

— Septième jour : Strasbourg, Camp du Struthof, Gérardmer, etc.

Pour tous renseignements se mettre en rapport avec l'organisateur (ce sera son quatorzième voyage P.G. !) P. DUCLOUX, Place de la Mairie, LA GUICHE 71220 SAINT-BONNET DE JOUX.

AMICALE DE SCHRAMBERG

Mes Chers Amis,

Tout d'abord, je vous présente à tous mes meilleurs vœux et souhaits pour l'année 1985, surtout une bonne santé, pour vous et votre famille. Une bonne santé surtout à fin de vous permettre d'assister à la prochaine assemblée générale de nos amicales V et X qui, comme d'habitude, se tiendra à « La Chesnaie du Roy » le dimanche 24 mars.

Je compte cette année sur une forte participation des Anciens de Schramberg, à fin de fêter tous ensemble le 40^e anniversaire de notre retour en France.

Souvenez-vous : en nous quittant, il y a 40 ans, nous avions promis de nous revoir souvent. Alors voilà une bonne occasion de pouvoir passer une bonne journée ensemble. Pensez à tous les amis qui nous ont déjà trop vite quitté et demandons-nous si, l'année prochaine, nous aurons la joie de nous retrouver. Je vous demande donc de faire un effort. A l'avance merci.

Comme tous les ans, j'ai déjà reçu une quantité de lettres et cartes de fin d'année. A tous, mes remerciements ; je tâcherai dans un prochain Lien de vous faire un compte rendu de mon voyage au Canada. J'ai déjà trouvé le titre de mon article, le reste viendra vite : « Il était une fois dans l'Ouest ».

Donc à bientôt, à Vincennes, faites-vous inscrire à l'Amicale en n'oubliant pas de mentionner « Schramberg » pour que nous soyons tous à la même table. Quant à moi, je ferai le voyage pour le plaisir de tous vous revoir.

Amicalement,

Roger HADJADJ-MOREL.
38390 Montalieu-Vercieu.

Notre Amicale en deuil

C'est avec beaucoup de peine que je vous annonce le décès de notre cher ami Antoine CAZAUX, survenu à Lourdes, dans sa 73^e année, le 29 décembre 1984. Antoine a toujours été un ami très cher, nous avons correspondu pendant 40 ans et il fallait voir comment Mme CAZAUX et Antoine nous recevaient chez eux, à Lourdes ! J'en garde un souvenir inoubliable.

Que Mme CAZAUX, ses enfants et toute sa famille reçoivent de tous les anciens de Schramberg leurs très sincères condoléances.

Je suis avec vous de tout cœur, et je vous embrasse tous.

Roger HADJADJ.

COURRIER DE L'AMICALE

Certains d'entre nous s'étonneront de ne pas trouver sur leur journal les demandes de renseignements ou recherches qu'ils ont formulées au sujet d'anciens camarades de captivité.

Ils ont pourtant donné le maximum de précisions en leur possession!... C'est bien vrai, chers amis, et nous le regrettons infiniment, mais vous oubliez que nous ne sommes pas des devins, car bien souvent il nous est impossible de déchiffrer les noms propres.

Aussi, soyez chics, quand vous indiquez une ville allemande, le nom d'un kommando, etc..., FAITES-LE EN LETTRES D'IMPRIMERIE, car nous ne connaissons pas tous les petits patelins de notre séjour forcé, et il en est de même pour les NOMS des amis recherchés.

Comprenez-nous, chers amis, nous nous efforçons de répondre au maximum à vos désirs, mais malgré notre bonne volonté nous nous heurtons parfois à l'impossible. Or, «Impossible n'étant pas français», aidez-nous. Merci à l'avance.

Robert VERBA.

Notre ami LAVIGNE Henri, Villeneuve-de-Berg, ajoute à ses bons vœux : «J'adresse tout particulièrement aux camarades de l'hôpital de Sandbostel mon profond souvenir et une bonne santé, par l'intermédiaire du Lien».

Voilà qui est fait, cher ami LAVIGNE, et merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami MEUNIER René, Abbaye de Bassac 16120 Châteauneuf, nous écrit : «Il est si bon de se retrouver avec les mêmes sentiments que dans les camps où nous nous sommes connus. Ce «Lien» personne ne peut le briser».

A notre ami CARATY André, à Préfailles, 12, rue Alexis-Moneyrol, 44770 La Plaine-sur-Mer, nous adressons nos remerciements pour notre C. S.

A notre ami CHAMBON, 51, rue Brancion, 75015 Paris, nous souhaitons un prompt rétablissement et espérons que lorsqu'il lira ces lignes il aura quitté l'hôpital Ste-Perine, 11, rue Chardon-Lagache.

Merci à Mme RIGOT-DERISOUD, Usinens à Seysselle, pour notre Caisse de Secours.

Notre ami CHERTIER Georges, 15, rue de l'Espérance 18570 La Chapelle Saint-Ursin, nous écrit :

«Je serais heureux de retrouver des camarades corses qui ont séjourné au camp du stalag XB, de fin 1942 à mai 1945. J'effectue des séjours en Corse chaque année, dans la région d'Ajaccio, mais je pourrais également me déplacer».

Merci à notre ami R. MILLON, 11, rue d'Orléans, 92200 Neuilly-sur-Seine, pour ses bons vœux et notre Caisse de Secours.

Notre ami C. CHARPIN, 5, rue de Loigny, 28200 Châteaudun, nous écrit avoir mal fini l'année 1984, avec rhume, grippe, et mal commencé 85. Mais, nous dit-il, ma femme et moi sortons enfin du «coton» et de l'avachissement dû autant aux microbes qu'aux antibiotiques.

Donc, tout est pour le mieux et bonne continuation.

A notre ami GIRARD Henri, 31, rue de l'Eglise, 25520 Goux-les-Usiers. Merci pour notre C. S.

A notre ami PRADIER Auguste, Vichel, 63340 Saint-Germain-Lambon. Merci pour notre C. S.

A notre ami FOURMONT Ch., 30, rue Belgrand 75020 Paris. Merci pour notre C. S.

Madame Veuve FAURAN, Neschers, 63320 Champaix, nous écrit : «Que notre groupe d'amis continue ses retrouvailles enrichissantes en nous accordant une santé «satisfaisante»... J'attends et lis toujours «Le Lien» avec beaucoup de plaisir. On ne pourrait trouver meilleur titre. Je serai (du moins je l'espère), parmi vous

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1985

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit

à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

en mars. Que les personnes seules viennent y puiser réconfort et une profonde amitié».

Merci, chère amie, de votre fidèle amitié à notre Amicale et à bientôt.

Bonne retraite cher ami BRETEAU. En effet, comme tu nous l'écrits, tu l'as bien méritée après 52 années de labeur. Nous avons noté ta nouvelle adresse : Résidence du centre, Bât. B, 38, boulevard de la Paix, 56000 Vannes, et c'est avec le plus grand plaisir que nous attendons ta visite.

Notre ami ESMARD Fernand, à Burnes, 52330 Colombe-les-Deux-Eglises, nous charge de transmettre à Maurice MARTIN, à DROUOT ainsi qu'à leurs épouses, une invitation pour un déjeuner. Bien sûr, qu'ils préviennent à l'avance.

Voilà qui est fait, et bon appétit à tous.

Un grand merci à notre ami LELANDAIS Joseph, à Perrières 14170 Saint-Pierre-sur-Dives, pour notre Caisse de Secours.

Notre ami CHAPON Henri, 30, rue des Fosses Lary, 77132 Larchand. Souhaite à notre ami PERRON le repos qu'il a bien mérité, et qu'il trouve la sérénité auprès de son épouse. Meilleurs vœux ainsi que de la part de Mme CHAPON. Qu'ils conservent la santé et qu'ils puissent se retrouver le 24 mars.

A bientôt, chers amis, et merci pour notre C. S.

Notre ami Albert CHAMPALOU nous signale qu'une réédition de son livre : «Les fous de la liberté» (Histoire d'une évasion), vient de paraître. Comme l'écrit le critique André-Hubert Héroult : «L'aventure d'Albert CHAMPALOU va raviver bien des souvenirs dans le cœur des A.P.G., et chacun de ceux qui vécurent la vie inadmissible des stalags, se retrouvera dans cette odyssee si alertement écrite par l'un des leurs. Il faut savoir que cette histoire n'est pas unique. Elle fut, à peu de chose près, vécue par des centaines et peut-être des milliers d'autres prisonniers qui tentèrent «la belle» avec plus ou moins de succès...»

Pour ceux de nos amis intéressés, adressez votre commande à Albert CHAMPALOU, 86140 Lençloître. L'exemplaire est au prix de 50 F + 7 F de port.

Nous souhaitons à notre ami beaucoup de succès.

Notre ami BARACAND Joseph, 07450 Saint-Pierre de Colombier Burzet (Ardèche), nous signale qu'il dispose de Gîtes de France, autrement appelés : des garnis pour les vacances d'été. Comme il l'écrit : Une occasion de plus pour se revoir quelques jours.

Notre ami CAMBIER Robert, 16, rue du Seigneur de Grouff, 7201 Colfontaine Warquignies Belgique, présente ses vœux à l'Amicale et ajoute : «Que notre «Lien» vive encore longtemps pour connaître ce qui se passe dans nos rangs. Je n'oublie pas tous les camarades avec qui j'ai eu des rapports mais qui, malgré mes recherches, sont devenus introuvables». Il signe : «Un Wallon fidèle».

Peut-être qu'à notre Assemblée Générale l'occasion se présentera de retrouver quelques anciens camarades. Pour les anciens P.G., 1985 sera marqué par le 40^e Anniversaire du retour des camps nazis.

Un grand merci pour notre Caisse de Secours à notre ami SIX Pierre, 62, Avenue de la Marne, Wasquehal.

Notre ami MICHAUD Roger, Résidence «Le Lac», 5, rue du Docteur Collas, 03200 Vichy, ajoute à ses vœux ses souhaits pour ceux de l'équipe DUCLOUX, avec le souvenir d'un beau voyage en Bretagne.

Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami D. CASANOVA, 30, Avenue de la Gardiette, Les Pennes Mirabeau, 1370 La Gavotte, profite de l'occasion pour transmettre tous ses vœux aux anciens camarades de Tuttingen, kdo Tannerie et en particulier à BRION et BROCARD.

Voilà qui est fait, cher CASANOVA et merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami KOLIOSKI Roger, 28, rue du Vivier, 63430 Pont-du-Château, envoie particulièrement ses vœux de bon rétablissement aux copains malheureusement hospitalisés, ainsi qu'à ceux que la maladie empêche de jouir pleinement d'une vie normale. Merci pour notre C. S.

Notre ami DESTOUCHES Lucien, 70, Av. A. Maginot, 94400 Vitry-sur-Seine, transmet par l'intermédiaire de notre Lien toutes ses amitiés à tous les copains du Waldho. Merci pour notre C. S.

Notre ami GUINCHARD Henri, Docteur-Chirurgien des Hôpitaux militaires, Le Moutoux, 39300 Champagnole, est toujours heureux de faire partie de notre sympathique Amicale, et espère bien avoir le plaisir de pouvoir rencontrer ses anciens co-gefangen de Villingen à l'occasion de notre Banquet Annuel.

Nous comptons sur toi, cher GUINCHARD, et te remercions pour notre Caisse de Secours.

A notre ami FLIPEAU G., 31, Bd J. Monod, Le Cannet 06110 Rocheville, nous souhaitons un bon rétablissement et transmettons son bon souvenir à tous et particulièrement à ceux de son kdo du petit village de la Forêt Noire, Stalag VB. Merci pour notre C. S.

Notre ami HADJADJ Roger, Place de la Mairie, 38390 Montalieu-Vercieu, envoie ses meilleurs vœux à l'ensemble des VB et XA B, C et souhaite surtout une très bonne santé pour ses amis de Schramberg. Il ajoute : «J'ai un vœu spécial, les voir très nombreux à Paris pour le 40^e Anniversaire de notre retour. Quoique souffrant des hanches en ce moment, je pense bien être présent le 24 mars à l'Assemblée Générale».

Nous comptons sur toi, cher Roger, et espérons te trouver en pleine forme pour notre 40^e Anniversaire.

Notre ami F. CUISINIER, Vallée Heureuse, Mazères-Lezons, 64110 Jurançon, joint à ses vœux pour 1985 deux photos du XC à Nienburg où il a «séjourné» du 23 oc-

tobre 1940 au 9 avril 1945. Il met ces photos à la disposition de ceux que cela pourrait intéresser et ajoute : «J'ai connu beaucoup de monde et suis triste lorsque je vois dans le journal le nom d'un camarade qui nous quitte».

Nous aussi, cher ami, sommes bouleversés par tant de disparitions, et le fait de devoir les annoncer nous peine encore plus.

A notre ami LASSIDOUET Louis, 14, Cours de la République, 33470 Gujan-Mestras. Nos remerciements pour notre C. S.

Notre ami Belge MISEN Lucien, 156, rue G. Bruno, 4100 Seraing (Belgique), qui est administrateur de l'Amicale des stalags V de Belgique, termine ses bons vœux pour notre Amicale par : «Vive la France Immortelle!»

Merci et Vive la Belgique et nos frères Belges.

Notre ami CHIPAUX Edmond, 58, rue Gabriel de Montvillet, 80000 Amiens, ajoute à ses vœux ceux destinés particulièrement à ses anciens amis de Trossingen.

Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami PORTAL André, 59, Grande Rue, Saint-Arne 88120 Vagney, se rappelle au souvenir des anciens du kommando de Laize-Sigmaringen en adressant ses meilleurs vœux à tous ceux de notre Amicale.

Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami POUILLY Albert, 24, rue de la Masure, 59211 Santes, nous écrit : «J'adresse un fraternel salut à tous et mon bon souvenir aux anciens de Nord Banhof de Tuttingen dont j'aimerais recevoir des nouvelles de temps à autre, car depuis la disparition de notre camarade G. HABEMONT les contacts deviennent de plus en plus rares».

Notre ami Marcel DELEAU-DESHAYES, 5, Av. MacMahon, 75017 Paris. Tél. 380-66-47, dispose encore de quelques livres des «Aventures d'un guefangu».

Si cela vous intéresse mettez-vous en communication avec lui car son livre, non seulement mérite d'être lu, mais contient des aventures propres à ce que nous avons vécu en captivité, et vous replongera dans un passé que l'on ne peut oublier.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

CARNET NOIR

C'est avec beaucoup de tristesse que nous apprenons le décès de notre ami BEHOTEGUY Albert, 3^e rue de la Muette, 78600 Maisons-Laffite.

Nous présentons à sa famille nos sincères condoléances.

Nous venons seulement d'apprendre le décès de notre ami VIENNE Henri, 72, rue Humblot, 62138 Auchy-les-Mines, décédé le 10 juin à l'âge de 75 ans. Nos très affectueuses condoléances à son épouse, ses enfants, petits-enfants et à toute la famille.

Notre ami AUBREGÉ André, 27, rue de l'Armée Patton, 54000 Nancy, nous a quittés à l'âge de 66 ans.

Nous partageons la peine de son épouse et de toute sa famille à qui nous présentons nos condoléances émues.

Adieu, cher Louis VERNAY, 15, rue Germain, 69006 Lyon, tu nous quittes à l'âge de 78 ans sans prévenir. Ton souvenir restera vivace dans le cœur de tous ceux que tu aimais et qui ne t'oublieront jamais.

A sa veuve et à sa famille, nous présentons nos condoléances affligées.

Nous venons de perdre un ami de plus, Roger HARROUE, Damas et Bettigny 88270 Dompierre, nous a quittés à tout jamais.

Nous partageons le chagrin de sa veuve et de sa famille et leur présentons nos condoléances attristées.

Nous partageons ton chagrin cher MAQUIN Marcel, 5, rue de la Croix-Blanche, 02320 Brancourt-en-Laonnois, ta compagne Suzanne t'a quitté après une longue période de vie commune. C'est un malheur auquel nous ne pouvons malheureusement rien, sinon de faire part de toute notre compréhension émue.

Courage cher ami, il te reste ta famille, tes amis qui prennent part à ta peine. A toi et aux tiens nous adressons nos plus affectueuses condoléances.

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de notre ami ANDRUETAN Félix, Veyziat 01100 Oyonnax.

Que sa famille accepte nos plus sincères condoléances.

Tous les anciens P.G. de notre Amicale sont attristés devant tant de disparitions. Notre liste noire s'allonge malheureusement, et nous qui sommes toujours là partageons la tristesse et la peine de leurs proches.